

Le monde du travail au Québec au XVIII^e et au XIX^e siècles

Historiographie et état de la question

Hélène Espessat, Jean-Pierre Hardy and Thierry Ruddell

Volume 25, Number 4, mars 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303126ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303126ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Espessat, H., Hardy, J.-P. & Ruddell, T. (1972). Le monde du travail au Québec au XVIII^e et au XIX^e siècles : historiographie et état de la question. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 25(4), 499–539. <https://doi.org/10.7202/303126ar>

LE MONDE DU TRAVAIL AU QUÉBEC
AU XVIII^e ET AU XIX^e SIÈCLES :
HISTORIOGRAPHIE ET ÉTAT DE LA QUESTION *

HÉLÈNE ESPESAT
JEAN-PIERRE HARDY
THIERRY RUDDELL

Introduction

En abordant les problèmes relatifs à l'historiographie du monde du travail, notre but est de donner un aperçu rapide des principaux articles et ouvrages parus sur ce sujet. Même si plusieurs ouvrages mentionnés ici traitent principalement du XX^e siècle canadien, l'analyse critique que nous en ferons se limitera au Québec du XVIII^e et du XIX^e siècles. Ce cadre impose dès lors une analyse partielle et limitée à nos perspectives de recherches.¹ En effet, écrire l'histoire des travailleurs a été un défi. Cela s'explique, croyons-nous, par les difficultés inhérentes à toute recherche sur les ouvriers dans quelque pays que ce soit : généralement ce sont les documents de base qui semblent manquer à une étude approfondie. L'histoire traditionnelle, telle que la concevait Charles Seignobos à la fin du siècle dernier, se fondait sur les documents écrits, qui reflétaient surtout les intérêts des couches privilégiées de la société, qui avaient assez

* En relation avec cette étude, Fernand Harvey esquisse dans ce numéro le cadre d'analyse qui oriente les perspectives des travaux en cours. Nous tenons à exprimer notre reconnaissance à Francine Boivin, et à messieurs Fernand Harvey, André Garon, Yvan Lamonde, Paul-André Linteau, Delphin Muise, Jacques Rouillard, Frederick Thorpe et Gaston Tisdell pour leurs commentaires. Que Madame Thérèse Tremblay trouve ici l'expression de notre gratitude. La part du travail de Thierry Ruddell a été réalisée sous l'égide du Musée national de l'Homme (Canada).

¹ Ces perspectives de recherches, développées en conclusion, incluent notamment l'étude des conditions de vie et de travail dans leur acception plus large. Par conditions de travail, nous entendons plus spécifiquement : la nature du travail, la durée journalière et annuelle, le salaire, le contrat, la composition des groupes, les relations entre employés et employeurs, l'aménagement à l'intérieur d'une boutique ou d'une usine et les changements industriels. Par conditions de vie, nous entendons englober les questions relatives à la démographie, — natalité, mortalité infantile, nuptialité, fécondité, — les problèmes relatifs au logement, à la santé, à l'éducation, à la religion, à la hiérarchie sociale, au niveau de vie, aux origines ethniques et géographiques, aux loisirs, et enfin les problèmes des classes marginales de la société.

de temps, de fortune et d'éducation pour laisser des témoignages écrits. Mais pour une grande partie de la population il ne s'agissait pas d'écrire, mais de vivre, et pour reprendre une expression célèbre au XIX^e siècle, "vivre c'était ne pas mourir". Aussi les travailleurs² avaient-ils autre chose à faire que d'écrire leurs mémoires et de constituer des fonds d'archives! Devant cette lacune apparente³, beaucoup d'historiens se sont tournés vers d'autres secteurs où les documents écrits abondaient. Au Québec et au Canada, comme ailleurs, l'histoire du monde du travail est restée le parent pauvre de la recherche historique. Le plus souvent, ce n'est qu'à travers l'histoire économique ou l'histoire du mouvement ouvrier canadien que nous voyons s'esquisser les caractéristiques générales et superficielles de la condition des travailleurs québécois. Ceci dit, on peut s'imaginer aisément que le bilan historiographique que nous allons maintenant esquisser soit assez mince et relativement critique.

Après avoir envisagé les problèmes du travail dans quelques études d'histoire économique, nous concentrerons notre attention sur les ouvrages relatifs aux artisans, aux ouvriers et au mouvement ouvrier du XIX^e siècle. Enfin, la conclusion abordera quelques perspectives de recherche. Une étude thématique s'avérait difficile vu le petit nombre de travaux réalisés sur chaque sujet; aussi, afin de faire ressortir les lignes de force de l'historiographie, avons-nous choisi d'examiner les ouvrages dans l'ordre chronologique de leur parution.

² Pour une définition des termes, on pourra se reporter à l'ouvrage de Marcel David, *Les travailleurs et le sens de leur histoire* (Paris, Cujas, 1967), 387 p., notamment la première partie, "Les bases sociologiques de l'histoire des travailleurs", 1-124. Pour Marcel David, "font figure de travailleurs tous les individus dont la condition économique, juridique, psychologique, culturelle et sociale, liée à une activité professionnelle d'exécution subordonnée et dépendante, présente assez de traits sinon identiques du moins analogues pour être rangés dans un même ensemble social".

³ Nous disons bien "lacune apparente", car, en fait, les sources pour une histoire des travailleurs sont multiples et variées; et nous persistons à croire que jusqu'à présent, en histoire moderne et contemporaine, c'est plus la recherche des sources qui a manqué que les sources elles-mêmes. À la fin de cette étude, lorsque nous abordons les perspectives de recherches, nous mentionnons quelques types de sources qui ont été assez peu utilisées au Québec pour l'histoire du travail. Pour une approche générale et méthodologique à ces questions, on peut se reporter à *L'Histoire et ses méthodes*, "Encyclopédie de la Pléiade" (vol. XI, N.R.F. Gallimard, 1961, 1771 p.), notamment André Leroi-Gourhan, "L'Histoire sans textes" (217-249); Jean Meuvret, "Les données démographiques et statistiques en histoire moderne et contemporaine" (894-936); Georges Duby, "L'Histoire des mentalités" (937-966). Sur ce même sujet, voir aussi l'ouvrage de H. Lefèvre, *Introduction à la vie quotidienne* (2 vol., Paris, 1961). Voir également les articles de la revue *Mouvement Social*, cités p. 530, note 31.

1. LES ÉTUDES ÉCONOMIQUES

Les ouvriers occupant une place relativement importante dans la société globale, on est surpris de constater que la plupart des historiens de l'économie n'inséraient les travailleurs dans leur schéma d'analyse que comme simple élément de production. Il est évident que le but des histoires économiques n'étant pas d'accorder la priorité aux travailleurs, nous avons limité la partie de cette étude à certains ouvrages traitant de quelques aspects du monde ouvrier qui, pensons-nous, indiquent les principales tendances. Afin de conserver une cohérence à chaque période le bilan proposé se divise en deux parties: la Nouvelle-France et le Régime anglais.

La Nouvelle-France

Dès 1905, Emile Salone, dans *La colonisation de la Nouvelle-France*⁴, complète ce que des historiens⁵ avaient déjà esquissé sur la colonisation et tente de faire l'histoire du développement économique de la colonie. Il nous livre des informations intéressantes concernant les différents modes de recrutement des gens de métier, leur origine, leur difficulté d'adaptation, leur qualité professionnelle.⁶ L'auteur soulève le problème du manque de main-d'œuvre spécialisée mais n'y apporte aucune explication.

Plus utile est l'ouvrage de Paul-Emile Renaud: *Les origines économiques du Canada, l'œuvre de la France*.⁷ L'auteur consacre de plus quelques pages à l'apprentissage, à la maîtrise et à l'organisation des gens de métier en corporations et en jurés.⁸ Les sources de Renaud sont indiscutables en ce qui touche la fondation de certaines corporations, mais quant à leur évolution et à leur fonctionnement, l'auteur se laisse aller trop facilement aux généralisations. Il va jusqu'à transplanter dans la colonie le système de l'organisation des métiers en vigueur en France à la même époque.

Un an auparavant, Joseph-Noël Fauteux, dans l'introduction à son *Essai sur l'industrie au Canada sous le régime fran-*

⁴ (Paris, E. Guilmoto, s.d.), 505 p. Réédité en 1970 aux éditions du Boréal Express.

⁵ J.-B.-A. Ferland, *Cours d'histoire du Canada* (2 vol., Québec, 1861-1865). — E.-M. Faillon, *Histoire de la colonie française au Canada* (3 vol., Paris, 1865-1866). — Benjamin Sulte, *Histoire des Canadiens français, 1608-1880* (8 vol., Montréal, 1882-1884).

⁶ E. Salone, 156-161.

⁷ (Mamers, 1928), 488 p.

⁸ *Ibidem*, 385-390.

çais,⁹ posait dans toute son ampleur le problème de la rareté et de la cherté de la main-d'œuvre spécialisée. Les explications apportées sont valables mais non spécifiques à la Nouvelle-France. Le problème posé, on aurait pu s'attendre à de plus amples explications au cours de l'analyse des différents secteurs de l'industrie. Son ouvrage demeure cependant une des principales sources d'information sur l'organisation artisanale du travail, les techniques de fabrication, les produits et les salaires.

A. J. E. Lunn s'intéresse également aux travailleurs lorsqu'elle étudie les principales industries de la colonie. Sa thèse, *Economic Development in New France 1713-1760*,¹⁰ apporte beaucoup à l'histoire économique de la Nouvelle-France par l'abondance des sources, mais n'innove en rien lorsqu'elle traite des artisans. En plus de réitérer les affirmations de Renaud et de Fauteux, elle ne s'intéresse que sommairement à la production des gens de métier qu'elle relègue d'ailleurs au dernier plan dans un chapitre intitulé "Trade and other occupations".¹¹ Le chapitre sur les pêcheries et les postes du Labrador¹² est cependant fort intéressant; les principales composantes d'un poste de pêche, l'organisation matérielle, la composition des équipes, la hiérarchie, la division des tâches, les techniques de pêche et les salaires nous donnent une idée assez juste des conditions de travail de ce groupe.

Des quelques études connues sur les Forges Saint-Maurice,¹³ celle de A. Tessier, *Les Forges Saint-Maurice 1729-1883*¹⁴, est de loin la plus intéressante en ce qui concerne les ouvriers. Même si l'accent est d'abord mis sur l'administration de l'entreprise, on y décrit avec force détails le milieu de travail (forges, maison des ouvriers, maison des supérieurs, magasins),¹⁵ la vie sur le chantier, les règlements, le logement, la nourriture, les salaires et les modes de paiement. On y trouve en outre quelques informations précieuses sur les relations employeurs-employés.¹⁶

⁹ (2 vol., Québec, Imprimeur du Roi, 1927).

¹⁰ Thèse de Ph.D. (Montréal, Université McGill, 1942), 495 p.

¹¹ *Ibidem*, 342.

¹² *Ibidem*, 190-219.

¹³ Albert Tessier reprend abondamment B. Sulte, "Les Forges Saint-Maurice", *Mélanges historiques* (Montréal, Ducharme, 1920), vol. VI. — J.-N. Fauteux, *Essai sur l'industrie au Canada sous le régime français* (2 vol., Québec, 1927).

¹⁴ (Les Trois-Rivières, Editions du Bien Public, 1952), 192 p.

¹⁵ *Ibidem*, 56-79.

¹⁶ *Ibidem*, 73-76.

L'ouvrage de Jean Hamelin, *Economie et société en Nouvelle-France*¹⁷, est essentiellement axé sur l'économie. L'étude sur les gens de métier, qui constitue une bonne moitié de son ouvrage, s'inscrit dans la recherche des causes permanentes qui auraient pu entraver l'essor de l'économie de la Nouvelle-France et, par le fait même, la naissance d'une bourgeoisie canadienne. Le premier chapitre est consacré à l'immigration française; en évaluant le nombre et la qualité professionnelle des gens de métier, il constate la venue d'un fort contingent de journaliers, de garçons de service et d'ouvriers agricoles contre un faible apport d'éléments qualifiés. Le deuxième chapitre traite du recrutement dans la colonie. L'auteur en explique les mécanismes et esquisse quelques causes générales de son inefficacité.

L'étude de l'apprentissage dans la colonie en tant que mode de recrutement est incomplète; voilà pourquoi il suggère lui-même de "faire un relevé systématique des archives notariales"¹⁸, ce qui nous donnerait un ordre de grandeur des ouvriers formés par les maîtres et ainsi une réévaluation de tout le système de recrutement dans la colonie. En ayant comme préoccupation première l'évaluation de l'importance des gens de métier dans l'économie, l'auteur ne s'attarde pas à l'étude de leurs conditions de vie, de leurs conditions de travail et de leur rapport avec la société.

Plus récemment, Jacques Mathieu consacrait une thèse bien documentée à *La construction navale royale 1739-1759*.¹⁹ Dans un chapitre réservé aux gens de métier, l'auteur y développe quelques thèmes majeurs: la valeur du chantier comme école d'apprentissage, la vie quotidienne sur les chantiers, la pénurie d'ouvriers spécialisés et la mentalité des Canadiens. Sur ces deux derniers points, l'auteur conclut à l'inaptitude des Canadiens à se perfectionner et à leur indiscipline au travail. Ces interprétations ne valent, bien entendu, que pour les chantiers royaux; la comparaison avec les chantiers privés nous en dirait plus long sur la mentalité et la formation professionnelle de ces artisans.

Le Régime anglais

Les études économiques sur l'époque postérieure à 1760 mettent l'accent sur les produits de base (*staples*). Il y a très

¹⁷ "Les Cahiers de l'Institut d'histoire", n° 3 (Les Presses de l'Université Laval, Québec, s.d.), 137 p.

¹⁸ *Ibidem*, 103.

¹⁹ Thèse de maîtrise (Université Laval, 1967). Corrigée, complétée, cette thèse a été publiée par la Société historique de Québec, dans les "Cahiers d'histoire", n° 23 (1971), 110 p.

peu de monographies sur les industries ou sur les artisans. Adam Shortt, dans "General Economic History, 1763-1841", paru dans *Canada and its provinces*,²⁰ ne consacre que quelques paragraphes à la main-d'œuvre dans l'industrie du bois. Le peu de renseignements qu'il nous donne et les remarques sur le mauvais caractère des ouvriers²¹ nous laissent croire qu'il ne pensait pas qu'ils aient été un élément important dans le développement du pays.

Dans leurs études d'histoire économique, entreprises au cours des années 1930, Lower et Innis donnent divers renseignements, souvent éparés, sur des aspects du monde du travail : vie des bûcherons²², des pêcheurs²³ et des coureurs de bois²⁴. Mais c'est surtout dans *Select Documents in Canadian Economic History*²⁵ que l'on retrouve le plus de documents sur les différentes caractéristiques de la vie ouvrière.

Cependant, les sujets abordés sont très limités : pour le Régime français, Innis cite quelques témoignages sur la rareté et la cherté de la main-d'œuvre, sur les corporations²⁶ et sur l'organisation des travailleurs dans les postes de pêche²⁷ ; pour la période ultérieure à 1783,²⁸ il consacre un court chapitre au "travail et salaires",²⁹ constitué surtout d'articles de journaux sur les salaires des artisans, sur l'immigration des travailleurs et sur le premier syndicat canadien. Dans les années suivantes, Innis continue à s'intéresser à l'histoire du travail.³⁰

Dans leurs études sur le développement du capitalisme, H. C. Pentland et S. Ryerson montrent un intérêt particulier pour le monde du travail, les conditions de travail et les relations

²⁰ *Canada and its Provinces* (23 vol., The Edinburgh University Press, 1914-1917), IV : 521-591.

²¹ *Ibidem* : 588, 590 et 591.

²² *The North American assault on the Canadian forest* (Toronto, The Ryerson Press, 1938), voir pages 31 et 49.

²³ *The fur trade in Canada* (Toronto, Toronto University Press, 1936), voir surtout pages 211, 216, 224, 238 et 308.

²⁴ *The cod fisheries* (Toronto, The Ryerson Press, 1940), 520 p.

²⁵ H. A. Innis, *Select Documents in Canadian Economic History, 1497-1783* (Toronto, University of Toronto Press, 1929), 581 p.

²⁶ *Ibidem*, 301-302.

²⁷ *Ibidem*, 86-87.

²⁸ *Ibidem*, 466-472.

²⁹ *Ibidem*.

³⁰ H. A. Innis, ed., *Labor in Canadian-American Relations* (Toronto, The Ryerson Press, 1937), 212 p. — Pour un résumé de sa présentation des problèmes du travail, voir *Essays in Canadian Economic History*, éd. par M. Q. Innis (Toronto, University of Toronto Press, 1956), 176-199.

entre travailleurs et employeurs. Ceci marque un tournant dans l'historiographie.³¹ Citons d'abord l'article de Pentland, "The Lachine strike of 1843", dans *Canadian Historical Review* de 1948,³² où nous trouvons une description et une analyse des grèves des immigrés irlandais travaillant au canal Lachine. L'auteur nous décrit les conditions sociales et le travail des ouvriers. Il propose plusieurs hypothèses concernant le monde du travail à cette époque. Il dit, par exemple, que le comportement des ouvriers en 1843 constitue une évolution par rapport à celui des ouvriers avant 1837 et après 1860.³³ Dans sa thèse de doctorat, *Labour and the development of industrial capitalism in Canada*,³⁴ et dans son article "The development of a capitalistic labour market in Canada"³⁵, l'auteur propose plusieurs hypothèses qui touchent les relations entre l'organisation du travail et l'évolution du capitalisme. D'après Pentland, l'organisation du travail avant 1850 était caractérisée par le "travail féodal", système dans lequel les employeurs essayaient de garder au travail une main-d'œuvre rare en prenant la responsabilité plus ou moins permanente des frais généraux d'entretien des travailleurs. Les relations entre employés et employeurs étaient fondées sur la loyauté et la dépendance mutuelles. En conséquence, l'employé était en général satisfait de son sort.

Il y a plusieurs points ambigus dans cette thèse de "travail féodal". L'auteur ne semble pas démontrer la validité de sa théorie pour toutes les industries pendant une période continue. Il applique sa théorie à des types d'ouvriers spécialisés qui ont des caractéristiques uniques. Bien qu'il dise que les travailleurs de la Nouvelle-France et les ouvriers urbains entrent difficilement dans son schéma, Pentland n'en donne pas les raisons. De même, la théorie de "loyauté et de dépendance mutuelle" explique mal les conflits et les grèves.³⁶ Ses conclusions sont souvent fondées sur des études secondaires superficielles ou sur des remarques provenant des rapports officiels, gouvernementaux ou industriels. Presque toutes les conditions de travail, comme les salaires, les fonctions, les heures et la durée de travail que

³¹ Il faut signaler ici une étude antérieure, relative à ces questions: Gustave Myers, *History of Canadian Wealth* (Chicago, 1914), 337 p.

³² *The Canadian Historical Review*, XXIX (1948): 255-277.

³³ *Ibidem*: 256.

³⁴ (Université de Toronto, 1961), 62-64.

³⁵ *The Canadian Journal of Economics and Political Science* (1959), XXV: 452-454.

³⁶ Voir pages 67 à 110 de *Labour and... capitalism...*

Pentland étudie, restent à vérifier.³⁷ Malgré ces réserves, la thèse de Pentland représente une des seules études d'importance où la volonté d'interprétation soit aussi explicite. La documentation sur laquelle il bâtit sa théorie du "travail féodal" reste assez impressionnante.

Ryerson s'apparente à Pentland par l'intérêt qu'il porte aux relations entre le travail et le capitalisme; mais le premier, de par son orientation marxiste, porte beaucoup plus d'attention à la situation ouvrière et aux conflits entre employeurs et employés que le second. Dans *The Founding of Canada*,³⁸ il souligne les conséquences de la naissance et de l'évolution de l'entreprise capitaliste sur les relations de travail. Ses principaux exemples se rapportent aux Forges Saint-Maurice et à la construction navale royale. Dans *Unequal Union*³⁹, il analyse les conflits de classes et de nations. Même si l'auteur réussit à mettre ensemble une série de conflits⁴⁰ et de faits divers ayant des implications dans le monde ouvrier, la pénurie des sources ne lui permet pas de présenter une étude plus complète.

L'ouvrage de Fernand Ouellet, *Histoire économique et sociale du Québec, 1760-1850*⁴¹, contient beaucoup d'informations sur la vie et la mentalité des agriculteurs. Ses remarques sur les conditions sociales sont des plus poussées, mais il ne fait pas mention des conditions de travail. Les ouvriers urbains sont absents de l'étude; conscient de ce fait l'auteur prévient le lecteur dans son avant-propos.⁴² Dans "L'histoire sociale du Bas-Canada: bilan et perspectives de recherches"⁴³, il signale que jusqu'ici la plupart des études et des recherches insistent sur les élites économiques, mais qu'elles doivent déboucher en même temps sur la connaissance de la condition paysanne et ouvrière. Ouellet esquisse les démarches qu'on doit faire, comme par exemple, la construction des courbes des prix et des salaires⁴⁴, l'étude de la répartition de la propriété foncière afin d'évaluer la situa-

³⁷ *Ibidem*, 65 et 67.

³⁸ (Toronto, Progress Books, 1960), 340 p.

³⁹ *Unequal Union — Confederation and the Roots of Conflict in the Canadas 1815-1873* (Progress Books, 1968), 477 p.

⁴⁰ *Ibidem*, 171-191.

⁴¹ (Montréal, Fides, 1966), 639 p. Format de poche (Fides, Montréal, 1971), 2 vol.

⁴² *Ibidem*, XII.

⁴³ F. Ouellet, dans *Canadian Historical Association Report* (1970): 1-18.

⁴⁴ *Ibidem*: 6 et 7.

tion des travailleurs et les écarts entre les différentes catégories sociales.⁴⁵

Les ouvrages sur la colonisation, l'industrie et l'économie de la Nouvelle-France renferment surtout des informations anecdotiques et éparses sur les travailleurs. Les quelques thèmes abordés gravitent autour de la rareté et de la cherté de la main-d'œuvre spécialisée. Cependant, à partir de 1760, *Economie et société en Nouvelle-France* apporte quelques éléments nouveaux et suggère certaines hypothèses de recherche. Les études économiques portant sur la période 1760-1900, à l'exception de quelques ouvrages, s'intéressent aussi aux travailleurs des principales industries et ce, pour autant qu'ils constituent une main-d'œuvre productrice. Ces travaux restent sommaires. Mais il faut aussi noter que depuis les années 1960 les historiens de l'économie s'intéressent aux problèmes spécifiques des ouvriers.

2. LES ARTISANS

Les artisans ont attiré l'attention de plusieurs chercheurs. Cependant ce ne sont pas les travailleurs comme tels, ni les artisans comme groupe social qui ont été étudiés, mais plutôt quelques individus qui ont produit des œuvres considérées plus tard comme artistiques.

Entre 1920 et 1955, et particulièrement vers les années 40, quelques folkloristes, anthropologues et historiens de l'art, ont essayé par leurs écrits de convaincre le public qu'il y avait une tradition artisanale québécoise. Cet intérêt pour l'histoire de l'art se reflète plus ou moins pendant quelque vingt-cinq ans dans la plupart des études sur le monde artisanal. Le livre de Vaillancourt⁴⁶ sur l'atelier de Louis Quévillon, près de Montréal, peut servir d'exemple. C'est une des monographies les plus complètes que nous ayons sur les conditions sociales et économiques d'un groupe d'artisans du début du XIX^e siècle. Vaillancourt parle des œuvres, des conditions de travail, des relations entre appren-

⁴⁵ *Ibidem*: 7. Les études que l'auteur écrit présentement nous permettent d'évaluer les pistes qu'il suivra dans l'avenir. Trois articles, "Répartition de la propriété foncière et types d'exploitation agricole dans la seigneurie de Laprairie durant les années 1830", "Le clivage ethnique, la structure sociale et la mise en valeur du terroir dans les seigneuries de La Salle et de Châteauguay en 1831" et "Structure des occupations et ethnicité dans les villes de Québec et de Montréal (1819-1844)", qui seront publiées d'ici peu, montrent que l'auteur est en train d'approfondir son analyse de la structure sociale.

⁴⁶ Emile Vaillancourt, *Une maîtrise d'art en Canada (1800-1823)* (Montréal, 1920), 112 p.

tis, compagnons et maîtres, du rôle de l'éducation et de la religion dans les ateliers, et enfin, du rôle des artisans dans la vie sociale et militaire de l'époque. S'il aborde plusieurs éléments de la vie artisanale, l'auteur ne les étudie cependant pas d'une façon systématique. Il lui arrive fréquemment de se servir d'un exemple pour l'appliquer ensuite à l'ensemble des artisans liés à Quévillon.⁴⁷

De plus, sa description de cet atelier et des relations entre les artisans est souvent teintée de romantisme, ce qui réduit singulièrement la valeur historique du travail.⁴⁸

Après Vaillancourt, E.-Z. Massicotte et P.-G. Roy se sont illustrés par quelques publications sur les thèmes les plus variés du monde des travailleurs.⁴⁹ Ces deux auteurs procèdent souvent de la même manière pour faire part au public de leur recherche. Une fois le document original trouvé, ils le reproduisent parfois en entier sous une forme plus littéraire en y ajoutant quelques commentaires. On a ainsi des articles très superficiels qui ont cependant le mérite d'indiquer de nouvelles pistes de recherche.

Hommes, œuvres et styles

Dans *Artistes et Artisans du Canada*, Emile Falardeau rassemble dix études⁵⁰, écrites à partir de 1940, sur les hommes de métiers, tels que sculpteurs statutaires, menuisiers, peintres et horlogers. Falardeau essaie d'inclure "les principaux événements de la vie d'une personne" et donne des détails sur le lieu et la date de naissance, les noms des parents et de l'épouse, l'acte de mariage et l'endroit de la sépulture.⁵¹ L'auteur ajoute tellement de renseignements de nature généalogique qu'on se demande

⁴⁷ *Ibidem*, 13.

⁴⁸ *Ibidem*, 38.

⁴⁹ E.-Z. Massicotte, "Maçons, entrepreneurs, architectes", *Bulletin des recherches historiques*, 35 (1929): 132-142; "Les tailleurs d'habits avant 1760", *ibidem*, 44 (1938): 276-278; "L'apprentissage au bon vieux temps", *ibidem*, 48 (1942): 364-370; Pierre-Georges Roy, "L'apprentissage autrefois", *Bulletin des recherches historiques*, 48 (1942): 287; *La ville de Québec sous le Régime français* (2 vol., Québec, Redempti Paradis, Imprimerie du Roi, 1930); *L'île d'Orléans* (Québec, Imprimeur du Roi, 1928), 505 p.

⁵⁰ Tous les titres se ressemblent. Ses livres sont tous publiés à Montréal et par la maison G. Ducharme à l'exception du dernier. Le premier livre de la série était publié en 1940 et comprend 92 pages; la deuxième série (1942), 95 pages; la troisième série (1943), 101 pages; la quatrième série (1943), 86 pages; la cinquième série (1946), 77 pages; la sixième série, Duvernay, *La galerie des anciens* (1969), 97 pages.

⁵¹ Dans *Technique* (avril 1947), première série: 16-17.

si son choix des artisans n'a pas été motivé en partie par son étude des familles à Longueuil.⁵²

Marius Barbeau a lui aussi essayé de mettre en valeur l'art et la tradition, convaincu qu'il était que "la survivance de Québec repose sur ses traditions". Ses idées sont connues par la radio, la presse, les conférences publiques et de nombreuses publications.⁵³ Nous mentionnons simplement quelques exemples de ses études.⁵⁴ Dans la plupart des articles sur les arts et les métiers, l'auteur commence son exposé avec des commentaires sur les écoles de métiers en Nouvelle-France, puis sur les familles et groupes de menuisiers, d'architectes et de sculpteurs, tels que les Levasseur, les La Brosse, les Baillairgé et finalement le groupe de Quévillon. Il nous donne des détails sur leur formation, leurs œuvres et leurs styles en insistant particulièrement sur les sculpteurs.⁵⁵

⁵² *Les Pionniers de Longueuil et leurs origines (1666-1681)* (Montréal, G. Ducharme, 1937), 186 p.

⁵³ Pour un guide aux travaux de Barbeau, voir Clarisse Cardin, "Bio-bibliographie de Marius Barbeau", *Les archives de Folklore*, n° 2: 17-96 et Renée Landry, "Bibliographie de Marius Barbeau, complétant celle de Clarisse Cardin à partir des documents de la Salle Marius Barbeau au Centre canadien d'études sur la culture traditionnelle", *Manuscrit* à la bibliothèque des Musées nationaux du Canada (Ottawa, mai 1969), 16 p. Beaucoup d'ouvrages de Barbeau, de Morisset et d'autres ont été recensés par Barbara Alexandrin et Robert Bothwell, dans *Bibliography of the material culture of New France*, Publications d'histoire, n° 4 (Musée national de l'Homme, Ottawa, Musées nationaux du Canada, 1970), 32 p.

⁵⁴ L'auteur emploie le mot "art" souvent en relation avec les œuvres des artisans du passé. Il dit par exemple, que "l'art gothique, la renaissance, et les petites industries provinciales avaient des adeptes héréditaires parmi eux, chez les gens de métier". "Arts et métiers au temps de Mgr Laval", *La Presse* (2 jan. 1932): 45. Barbeau pensait qu'une des meilleures formes d'art était celle faite par les artisans car elle avait un caractère fonctionnel. Voir à ce propos son discours présenté à la radio, le 21 mars 1933, et intitulé "Art and life", *Manuscrit* à la bibliothèque des Musées nationaux du Canada, 9 p. Bien que ces articles ne traitent pas directement des artisans, l'auteur fait référence souvent à des œuvres de sculpteurs. Voir, par exemple, "Là où réside la survivance française", *La Presse* (19 déc. 1931): 51 et 69; "Choses qui changent et gens qui lassent", *La Presse* (19 mars 1932): 47 et 52; "Notre tradition que devient-elle", *La Presse* (23 jan. 1932): 84.

⁵⁵ Cette tendance est évidente dans "Arts et métiers au temps de Mgr de Laval", article paru sous le titre "Nos anciens artisans", *Revue trimestrielle canadienne*, désormais RTC (sept. 1933), n° 75: 258-268. — "Anciens maîtres sculpteurs de Québec", *La Presse* (3 déc. 1932): 37. Paru en anglais sous le titre "Québec wood carvers", *Dalhousie Review* (July 1932): 182-191. — "Arts et métiers", RTC (déc. 1941), n° 108: 385-391. Cet article contient en outre quelques informations sur les machines agricoles, les chantiers de la rivière Saint-Charles, les ateliers d'ébénisterie et de menuiserie sous le Régime anglais. — "Les arts canadiens", RTC (1947), n° 131:

En 1942, Marius Barbeau fait paraître *Maîtres artisans de chez nous*⁵⁶ qui réunit une série d'articles déjà publiés. L'auteur étudie six métiers : la broderie, l'orfèvrerie, l'architecture et la sculpture, la charpenterie, les manufacturiers de machines agricoles et les potiers. En 1942 et 1943, ce sont : *Louis Jobin statuaire*,⁵⁷ artisan qui fit carrière à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, et *Saintes artisanes de chez nous*,⁵⁸ deux volumes qui décrivent les œuvres des religieuses depuis la Nouvelle-France jusqu'à la fin du Régime anglais. L'auteur insiste moins sur la vocation artisanale que Vaillancourt et plus sur les caractéristiques des métiers, les œuvres et les styles propres à chaque artisan.⁵⁹

Ecrivant dans la même veine que Barbeau et à la même époque, Gérard Morisset publie plusieurs articles et quelques livres sur les orfèvres et les sculpteurs québécois. En 1941, paraît *Coup d'œil sur les arts en Nouvelle-France*⁶⁰, dont le but est de jeter un "simple coup d'œil sur l'évolution du goût dans la province de Québec"⁶¹ par l'étude de l'architecture, de la sculpture et des arts appliqués. L'auteur s'intéresse d'abord aux formes, aux écoles et à leurs influences. Ces renseignements sur la division des tâches entre maçons et charpentiers, sur les fonctions et les techniques des architectes et des orfèvres, res-

305-312. Paru en anglais sous le titre : "The Arts of French-Canada", *The Art Quarterly* (autumn 1946) : 329-342. — "Louis Quévillon", RTC (1946), n° 125 : 3-17.

⁵⁶ (Montréal, Editions du Zodiaque, 1942), 220 pages. Deux articles "Deux cents ans d'orfèvrerie chez-nous," parus dans *Mémoires de la Société royale du Canada* (MSRC), section I, troisième série, vol. XXXIII (1939) : 183-191 et "Potiers canadiens", MSRC, section I, troisième série, XXXV (1941) : 13-21, sont reproduits presque intégralement dans le livre. Il en est de même de "Poitiers canadiens", dans RTC (sept. 1941), n° 107 : 252-270.

⁵⁷ (Montréal, Beauchemin, 1942), 146 pages. Une partie de ce livre paraît sous le titre "Un grand artisan : Louis Jobin", dans *La Presse* (26 août 1933) : 45 et 52. Il paraît au même moment sous un autre titre, "Le dernier de nos grands artisans, Louis Jobin", dans MSRC, troisième série, XXVII (1933) : 33 ss.

⁵⁸ (Montréal, Beauchemin, 1943 et 1946), I et II.

⁵⁹ Vers les années 1950, Barbeau commence à étudier plus en profondeur certains aspects du monde des artisans. Son article, "Vocabulaire des arts et métiers", dans *Études sur le parler français au Canada* (Québec, 1955), 111-134, son "Catalogue raisonné de l'orfèvrerie de la province de Québec", *manuscrit* à la division de folklore, Musée de l'Homme (Ottawa), témoignent de ce nouvel intérêt.

⁶⁰ (Québec, s. éd., 1941), 170 p. L'auteur publiera dans la même veine *L'architecture en Nouvelle-France* (Québec, Charrier et Dugal, 1949), 150 p.

⁶¹ *Ibidem*, [IX].

tent anecdotiques.⁶² En 1943, un autre livre de Morisset, *Philippe Liébert*⁶³, sculpteur québécois, paraît, suivi plus tard d'un article sur "Le sculpteur Pierre Émond (1738-1808)".⁶⁴

Barbeau et Morisset nous donnent une description détaillée des métiers et des œuvres produits par les artisans en question. Tous les deux essaient d'esquisser l'évolution des techniques et les changements qu'elle a apportés aux œuvres depuis la Nouvelle-France jusqu'à 1850.⁶⁵ Ils choisissent les années 1820-1840 comme période charnière, d'abord à cause de l'influence des artisans britanniques et ensuite à cause des changements techniques.⁶⁶ Bien qu'ils abordent des aspects aussi importants que l'évolution de l'artisanat et de l'art québécois, ils ne nous donnent que très peu de renseignements sur la vie quotidienne des artisans. Même s'ils sont plus conscients que Vaillancourt et Falardeau de leur tâche historique, eux aussi nous présentent un portrait romantique du passé. À l'exception d'une brève analyse de l'influence britannique et des changements techniques, les interprétations sont rares. Ce qui intéresse Barbeau et Morisset, ce sont les styles de quelques grands orfèvres et sculpteurs et, à ce titre, on peut dire qu'ils ont contribué plus à l'histoire de l'art qu'à l'histoire sociale québécoise que réclamait E.-Z. Massicotte dès 1920.⁶⁷

En 1956, *La Confrérie de Sainte-Anne à Québec, tricentenaire 1657-1957*⁶⁸, de D. Levack, réunit la plupart des documents connus sur cette importante association ouvrière du XVIII^e siècle.⁶⁹ Il résume les ouvrages sur le sujet et apporte

⁶² Comme, par exemple, son livre sur l'orfèvre bien connu *François Ranvozyé* (Québec, s. éd., 1942), 37 p., suivi d'autres articles tels: "Nos orfèvres canadiens, Pierre Lespérance, 1819-1882", *Technique* (avril 1947): 201-209; "L'orfèvre Paul Morand, 1784-1854", MSRC, troisième série, première section (juin 1954), XLVIII: 29-35; "L'orfèvre François Sasseville", MSRC, *ibidem* (juin 1955), XLIX: 51-54.

⁶³ Québec, Charrier et Dugal, 1943), 31 p.

⁶⁴ MSRC, troisième série, première section (1946): 91-99.

⁶⁵ Voir, par exemple, M. Barbeau, *Maîtres artisans de chez nous*, 38, 39 et 122 et G. Morisset, "L'Orfèvre Paul Morand, 1784-1854", *op. cit.*, 31, 32 et 35.

⁶⁶ C'est surtout dans l'article de Morisset "Nos orfèvres canadiens: Pierre Lespérance, 1819-1882", *Technique* (1947): 204-205, que l'on trouve une évaluation de la signification des changements industriels pour les œuvres d'artisans.

⁶⁷ Préface du livre de Vaillancourt, *op. cit.*, note 46.

⁶⁸ (Sainte-Anne-de-Beaupré, s. éd., 1956), 201 p.

⁶⁹ Voir G. Bélanger, *La bonne Sainte Anne au Canada* (Québec, Action sociale, 1923), 288 p.; Marius Barbeau, "La Confrérie des menui-

plus de précisions sur l'origine de la Confrérie, l'organisation du travail, la vie du fondateur Jean Levasseur, les relations entre la Confrérie de Québec et celle de Paris et les différentes attitudes des évêques de Québec face à cette association. A l'instar de ses prédécesseurs, l'auteur n'apporte cependant rien de nouveau sur le fonctionnement de la Confrérie. Le caractère essentiellement religieux et apologétique déçoit.

Continuité et élargissements

Dans *Les métiers à Québec d'après le recensement de 1744*⁷⁰, Joseph-Claude Poulin localise les différents métiers dans la Haute Ville et la Basse Ville de Québec. Il fait ressortir les principales caractéristiques de la ville mais ne se préoccupe que très peu des incidences de la localisation géographique des travailleurs. On a une bonne connaissance de la composition d'un quartier, mais l'auteur s'étant confiné à une seule source, le recensement de 1744, les rapports entre les différents groupes sociaux sont à peine signalés.

En 1966, l'ethnologue Jean-Claude Dupont écrit une monographie, *Le forgeron et ses traditions*,⁷¹ qui porte sur la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle. Après un aperçu des métiers qui existaient au Québec depuis la Nouvelle-France jusqu'à la fin du XIX^e siècle, l'auteur nous donne une esquisse du système d'apprentissage, quelques caractéristiques du travail du forgeron (comme par exemple une description des boutiques, des outils, et des produits), ainsi que les traditions écrites et orales concernant le forgeron. Bien que cette thèse n'explore pas les relations entre apprentis, compagnons et maîtres, les relations entre les forgerons et la société, elle demeure un tableau riche en couleur sur un métier du passé québécois.⁷²

sieurs de Madame Sainte Anne", *Les Archives de Folklore* (1946) : 72-82; Lucien Gagné, *Sainte-Anne-de-Beaupré, trois cents ans de pèlerinage* (Sainte-Anne-de-Beaupré, s. éd., 1967), 88 p.

⁷⁰ Mémoire de licence (Université Laval, Institut d'histoire, 1965), 67 p.

⁷¹ D.E.S. (Université Laval, Département d'études canadiennes, 1966), 275 p. La contribution des ethnologues est importante pour le XX^e siècle. Voir par exemple, les travaux de Jean-Marie Gauvreau, *L'enseignement de l'ébénisterie à l'École Technique de Montréal* (Montréal, s. éd., 1931), 16 p.; *Artisans de Québec* (Trois-Rivières, Les éditions du Bien public, 1940), 227 p.; "L'artisanat du Québec", MSRC, première section, troisième série, XLIII (1949) : 23-38; "Le rôle économique, social et culturel de l'artisanat", MSRC, première section, troisième série, XLVII (1953) : 33-55.

⁷² D'après une liste du Département d'études canadiennes de l'Université Laval, il y a, en préparation, plusieurs thèses d'étudiants en ethnologie qui présenteront un intérêt pour l'histoire des artisans.

Commencés dès 1960, les deux volumes du *Dictionnaire biographique du Canada*⁷³ reflètent les deux principales tendances observées dans l'historiographie du monde des artisans. Dans le premier volume, Gérard Morisset et Allan Gowans, s'attardent avant tout à l'aspect artistique des œuvres des peintres, des orfèvres et des architectes. Si quelques charpentiers et menuisiers sont étudiés, c'est pour signaler leur appartenance à un courant architectural⁷⁴. Tout en conservant l'orientation déjà mentionnée, les biographies du second volume se distinguent par la variété des métiers étudiés et par la teneur des articles. L'auteur le plus représentatif de ce courant est Peter G. Moogk qui, en passant du simple armurier aux plus importants chirurgiens barbiers, s'intéresse tant à leurs travaux qu'à l'organisation du travail et aux relations qu'ils entretiennent avec d'autres compagnons de métier. L'auteur a en outre le mérite de situer l'homme dans le contexte social et économique⁷⁵. Dû en grande partie à la rareté et à l'aridité des sources, mais aussi au faible intérêt des historiens pour ce secteur de l'histoire, le *Dictionnaire biographique du Canada* favorise l'élite des artisans et des artistes.

Peter Moogk, avec son "*Apprenticeship Indentures, a key to artisan life in New France*",⁷⁶ veut discuter l'assertion si souvent répétée, en particulier par Fauteux et Hamelin, que la colonie ait connu un manque chronique de main-d'œuvre spécialisée. Par l'analyse du nombre d'apprentis et de certaines conditions de l'apprentissage telles l'âge des apprentis, la durée de l'apprentissage, les salaires et les relations maîtres-apprentis, l'auteur en arrive à la conclusion que l'apprentissage est une institution débordante de vitalité, qu'il constitue la principale source de recrutement après l'immigration et qu'en conséquence "toute la question de la vitalité commerciale de la colonie doit être réévaluée"⁷⁷. L'auteur a le mérite d'avoir utilisé des archives notariales, principales sources qui permettent l'étude de ce groupe de travailleurs. Cependant, certaines de ses interprétations

⁷³ (2 vol., Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1966 et 1969).

⁷⁴ Le premier volume contiendrait une douzaine de biographies d'artistes ou d'artisans.

⁷⁵ Le deuxième volume compte quelque vingt-quatre biographies écrites, entre autres, par Jules Bazin, Maurice Carrier, Pierre Mayrand, Peter G. Moogk, etc.

⁷⁶ Conférence prononcée au Congrès de la Société historique du Canada, à Saint-Jean, Terre-Neuve, en juin 1971. Nous avons fait nos commentaires à partir du texte miméographié de la conférence qui sera publiée dans le *Rapport* annuel de la SHC (1971).

⁷⁷ *Ibidem*, 1.

surprennent le lecteur. Citons, par exemple, qu'au "Canada, l'apprentissage devient un arrangement profitable pour l'apprenti"⁷⁸. L'auteur démontre cette assertion par la seule comparaison avec l'institution française où les conditions de l'apprentissage sont trop différentes de celles qui prévalent dans la colonie pour en arriver à une telle interprétation.

Signalons enfin que A. J. H. Richardson a publié un numéro spécial⁷⁹ sur la ville de Québec qui contient plusieurs biographies d'architectes, de constructeurs et de maçons. La préoccupation première de la section "biographie" est de présenter un relevé systématique des ouvrages architecturaux des artisans.

L'intérêt des historiens et des folkloristes pour l'art québécois s'est manifesté jusqu'aux années 1960. La plupart d'entre eux tentent de démontrer que les Québécois ont une longue tradition artistique et artisanale qui mérite d'être conservée. Dans le cadre de cette démonstration, un grand nombre des énoncés gravitent autour des œuvres, des styles et des étapes glorieuses de la vie des artisans. Après 1960, on observe une certaine continuité dans les thèmes: les hommes et les œuvres restent le pôle d'attraction des historiens. Cependant de nouveaux thèmes sont approfondis, tel l'environnement des travailleurs et l'importance de la main-d'œuvre spécialisée. Enfin on constate que ce ne sont plus seulement les grands artistes qui intéressent les historiens, mais aussi des artisans moins connus. Dans les deux périodes, des éléments aussi essentiels que les conditions de travail, la formation professionnelle, la mobilité sociale, les relations avec les autres groupes sociaux sont négligés.

3. ÉTUDES SUR LA CONDITION OUVRIÈRE ET LE MOUVEMENT OUVRIER AU XIX^e SIÈCLE

Après les études économiques et les études des artisans, la troisième partie de ce bilan s'attachera à cerner les tendances historiographiques concernant les conditions de travail et le mouvement ouvrier au XIX^e siècle. Les travaux réalisés à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle laissaient espérer que des études plus poussées allaient être faites sur la condition ouvrière. Ce ne fut malheureusement pas le cas; la plupart des historiens

⁷⁸ *Ibidem*, 4.

⁷⁹ *Bulletin of the Association for Preservation Technology*, II, nos 3-4 (1970): 71-96. Signalons que le Service des lieux historiques (Ottawa) possède une documentation plus complète provenant d'une compilation des archives notariales.

se consacrèrent au mouvement ouvrier, et ceci dans un cadre qui englobait tout le Canada. Ce n'est que vers les années 1960-1966 que débutèrent les études sur le monde du travail au Québec. En conclusion, nous essaierons de préciser les dates charnières de l'historiographie.

Premières études socio-économiques: des débuts prometteurs

Parmi les historiens intéressés aux problèmes ouvriers nous devons faire une place à part à Herbert Brown Ames qui a spécialement étudié, en 1896, un quartier typiquement ouvrier de Montréal dans *The City below the Hill, a sociological study of a portion of the City of Montreal*⁸⁰. Ames fait figure de précurseur au Canada. Il donne des renseignements statistiques de premier ordre sur la condition ouvrière à la fin du XIX^e siècle; l'emploi, la composition de la famille, les revenus et les salaires des travailleurs, le logement et les loyers, la densité de population, le nombre de familles pauvres, les taux de mortalité, les nationalités et les religions, sont exprimés en chiffres et pourcentages et reportés sur des cartes.

Ce travail considérable a été réalisé par une enquête sur le terrain au cours de l'automne et de l'hiver 1896.⁸¹ H. B. Ames fit paraître peu après un article où il reprenait les grandes lignes de son enquête: "Incomes, wages, and rents in Montreal".⁸² Ces deux travaux constituent à notre avis un modèle d'analyse sociale. Ce premier pas resta sans lendemain car les études postérieures s'attardèrent plus au mouvement ouvrier qu'à la condition ouvrière.

Dans un article de *L'Encyclopédie du Canada*⁸³, parue en 1900, O'Donoghue rappelle brièvement les débuts du mouvement ouvrier et s'attarde beaucoup plus sur la législation en vigueur dans les provinces; il analyse aussi les deux rapports de la Com-

⁸⁰ (Bishop Engraving and Printing Co., Montreal, 1897), 72 p. Cet ouvrage sera réédité sous peu aux presses de l'Université de Toronto.

⁸¹ Les limites géographiques de l'enquête sont: à l'ouest, la rue Lagachetière et la voie ferrée du Canadien Pacifique; au nord, les rues St-Alexandre et McGill; à l'est, la rue du Centre et une ligne droite qui la prolonge jusqu'au fleuve; et enfin au sud, les limites de la ville et la rue Laprairie. (Voir, *op. cit.*, 5.)

⁸² *Bulletin of the Department of Labour*, n° 14 (jan. 1898), III: 39-51. The book was edited by Carroll D. Wright. W. Weaver et al. (Government Printing Office, Washington, 1898), 928 p.

⁸³ "Canadian Labour interests and movements", dans *Canada, An Encyclopaedia of the country* (éd. par Castell Hopkins), VI: 251-265.

mission Royale d'Enquête sur les relations du Capital et du Travail.⁸⁴ En conclusion, il dresse un bilan positif de la situation au Canada : agitation modérée, législation prudente, esprit de coopération chez les travailleurs, rareté des grèves et des troubles, absence de violence.⁸⁵ Ce tableau est probablement assez idyllique et d'un optimisme débordant ; il s'inscrit dans un certain courant historiographique.

L'équipe du Département du Travail publie, en 1902, une étude⁸⁶ descriptive et statistique ayant pour but d'indiquer la croissance et l'étendue de l'organisation ouvrière dans le Dominion. Certaines restrictions sont à faire car les auteurs de l'article avouent avoir eu des difficultés à se documenter auprès des syndicats. Les organisations centrales et de districts, les organisations internationales et les assemblées générales n'ont pas été recensées : l'on a tenu compte seulement des syndicats locaux et des assemblées locales des chevaliers du travail.⁸⁷

Par la suite R. H. Coats servira de point de référence, à tort ou à raison, à presque tous les historiens du travail. En 1913, il publie *The Labor movement in Canada*⁸⁸. Après un résumé du contexte économique et politique, Coats aborde le domaine du syndicalisme, ce qui restreint déjà la question, car d'après lui, de tous les problèmes ouvriers, le plus important est celui du

⁸⁴ *Ibidem* : 253 et 254.

⁸⁵ *Ibidem* : 265.

⁸⁶ *La Gazette du Travail* (octobre 1902), III : 274-282.

⁸⁷ *La Gazette du Travail* a également publié une enquête sur "Le coût de la vie au Canada... rapport spécial sur les prix de gros, 1890-1909", n° 11 (juillet 1910) : 53-78. Arthur Saint-Pierre a utilisé cette étude pour un numéro de l'École sociale populaire, consacré à *L'organisation ouvrière dans la province de Québec* (Montréal, 1913), 38 p. Quoique brève, cette étude porte sur le Québec et c'est là son premier mérite. L'auteur examine le milieu, l'organisation syndicale, la force du mouvement syndical, l'esprit du syndicalisme, le parti ouvrier, et enfin l'organisation professionnelle catholique. Citons aussi d'autres ouvrages d'Arthur Saint-Pierre sur les ouvriers : *Vers l'action* (Editions du Messager, Montréal, 1911), 108 p.; *Questions et œuvres sociales de chez nous* (Montréal, E.S.P., 1941), 264 p.; *La question ouvrière au Canada* (Montréal, s. éd., 1920), 62 p. Arthur Saint-Pierre a également écrit de nombreux articles dans la *Revue Trimestrielle Canadienne* à partir de 1919. Presque toutes les publications de l'École Sociale Populaire se situent dans un courant historiographique à tendance moralisante et quelque peu conservatrice. Un très grand nombre de publications portent sur les problèmes sociaux (une consultation des Index est révélatrice des orientations données aux problèmes ouvriers).

⁸⁸ (Toronto, Edinburgh University Press, 1913), IX : 277-355. Voir aussi son article "The labor movement in Canada", *The Annals of American Academy of Political and Social Science*, vol. 107 (May 1923) : 1-6 et 282-285.

syndicalisme. Il divise l'histoire du mouvement ouvrier au Canada en trois périodes : la première, d'une date indéterminée avant 1830 jusqu'au premier Congrès canadien du travail en 1873. C'est une période où l'action syndicale est isolée et sporadique. L'auteur nomme plusieurs syndicats, tel celui des imprimeurs de la ville de Québec, en 1827. La deuxième période, qui va de 1873 à 1885, est une période où les syndicats essaient de s'organiser. C'est au cours de la troisième période, 1886 à 1913, que Coats situe la véritable organisation et la centralisation du mouvement ouvrier. Et selon lui, c'est la mobilité et l'isolement qui ont empêché l'organisation. Coats situe bien l'expansion du mouvement ouvrier canadien dans l'ensemble nord-américain, mais c'est aux dépens de l'histoire locale. Cette remarque est tout aussi valable pour le Québec que pour les autres provinces. Enfin, chose éminemment regrettable, Coats ne cite pas ses sources. A-t-il eu accès à des documents originaux ? A-t-il rencontré des militants ? Avait-il des archives privées ? Elucider ces questions serait faire un pas en avant dans la critique des sources. Il y a là une deuxième étape de recherche qui semble nécessaire si l'on veut bâtir une histoire selon des exigences scientifiques.

Creux de l'entre-deux-guerres

H. A. Logan est, après Coats, le deuxième à entreprendre une étude sérieuse et assez complète sur le mouvement ouvrier. Dans *The History of the Trade Unions Organization in Canada*⁸⁹, paru en 1928, il consacre deux chapitres au XIX^e siècle. Il dit n'avoir pas approfondi cette période autant que le XX^e siècle pour deux raisons principales : d'abord parce que, comparativement, le XIX^e siècle a moins d'importance que le XX^e; ensuite parce qu'il y a peu de documents sur cette époque. Cependant grâce à une analyse des archives des syndicats de typographes ontariens, Logan définit plusieurs étapes du mouvement ouvrier au XIX^e siècle : de 1825 à 1850, la période des syndicats locaux ; de 1851 à 1870, une époque de coopération à l'intérieur des métiers ; au cours des années 1870, le commencement des fédérations, et de 1880 à 1902, la croissance numérique et la centralisation des forces syndicales. Un deuxième livre de Logan, *Trade Unions in Canada*, paru en 1948,⁹⁰ n'apporte pas de grands changements à celui de 1928, du moins en ce qui a trait au XIX^e siècle. Bien qu'il répète plus ou moins quelques généralisations de Coats, Logan apporte plus de précisions. Mais son

⁸⁹ (Chicago, University of Chicago Press, 1928), 425 p.

⁹⁰ (Toronto, The Macmillan Company, 1948), 639 p.

étude des syndicats au XIX^e siècle manque un peu de profondeur et reste fragmentaire en ce qui concerne le Québec, souvent mis à la remorque de l'Ontario.

En 1936, *The Encyclopedia of Canada*, sous la direction générale de M. Stewart Wallace, consacre quelques pages au monde du travail.⁹¹ Moins long et cependant aussi détaillé que l'article de Coats écrit en 1913, ce travail n'innove pas tellement. Essor industriel, croissance urbaine, immigration et croissance du mouvement syndical sont étroitement liés et mis constamment en parallèle. Même si les premiers syndicats sont cités, le début du mouvement ouvrier n'est situé qu'autour des années 1870. Une large place est faite aux résultats des nombreuses enquêtes gouvernementales, mais finalement aucun problème de fond n'est soulevé et l'étude reste limitée à des considérations très générales ne débordant pas le cadre imposé, celui d'un rapide résumé dans une encyclopédie.

En 1946 paraît *Le mouvement ouvrier canadien* de J.-P. Després.⁹² Ce livre est surtout consacré au XX^e siècle, mais un chapitre intitulé, "Esquisse historique du mouvement ouvrier", donne quelques détails sur le XIX^e siècle. Les principales sources utilisées pour ce chapitre sont les ouvrages de Coats et de Logan, et de ce fait, Després aboutit aux mêmes conclusions, notamment au sujet du morcellement du mouvement syndical avant 1870.

Quelques années plus tard, l'historiographie s'enrichissait d'une étude assez détaillée sur la "Quebec Ship Labourer's Benevolent Society".⁹³ L'auteur établit des corrélations entre la situa-

⁹¹ "Labour", III: 353-354 (University Associates of Canada Limited, Toronto). Article attribué à A. Innis et E. Ratz par Pentland (voir "The development of a capitalistic labour market in Canada", *op. cit.*).

⁹² (Montréal, Fides, 1946), 205 p. Pour une synthèse des travaux de Coats, Logan et Després, voir Emile Bouvier, *Economie du travail au Canada*, texte mimeographié (Université de Sherbrooke, 1964).

⁹³ J. I. Cooper, "Quebec Ship Labourer's Benevolent Society", *Canadian Historical Review* (CHR), XXX (année 1949): 336-343. Sur ce sujet on peut également consulter les articles suivants: William Wood, "The historic seaport of Quebec from immemoriality to the present day", CHR, XXVI (année 1945): 392-400; Memoriam Seehy, "The Irish in Quebec", *Report 1943-1944 — The Canadian Catholic Historical Association*: 35-47; John A. Gallagher, "St. Patrick's Paris-Quebec", *Report 1947-1948, ibidem*: 71-80; P. Smith, "The passing of the sailing ship at Quebec", *Report 1923 — The Canadian Historical Association*: 65-71; Narcisse Rosa, *La construction des navires à Québec* (Québec, L. Brousseau, 1897), 202 p.; D. D. Calvin, *The Saga of the St. Lawrence, timber and shipping through three generations* (Toronto, 1945), 176 p.; *Journal and Reminiscences of James Douglas, M.D.*, edited by his son (New York, Printed privately, 1910), 254 p.

tion économique du port de Québec, le rôle des immigrants irlandais et la naissance de ce qui fut, à l'origine, une société de secours mutuels. Fondée entre les années 1854 et 1857, la Société fut incorporée en 1862. Les cotisations mensuelles assuraient aux malades et aux accidentés des secours pécuniaires. La Société payait aussi les frais funéraires. Composée en majeure partie d'Irlandais, elle entretint, selon Cooper, de bonnes relations avec les autres groupes ethniques jusque vers les années 1870. Ensuite la situation se détériora : en 1878-1879 des rivalités opposèrent les Irlandais et les Canadiens français qui avaient fondé "L'Union Canadienne". Le conflit fut finalement résolu et la "Quebec Ship Labourer's Benevolent Society" continua d'exister, avec un nombre plus important de Canadiens français. L'article de Cooper est bien documenté, mais l'hypothèse des bonnes relations avec les autres groupes ethniques reste insuffisamment démontrée.

Renouveau et éparpillement des thèmes

En 1956, Douglas R. Kennedy, avec *The Knights of Labor in Canada*,⁹⁴ examine comment les Chevaliers du travail ont étendu leur influence des États-Unis au Canada. Dans un chapitre intitulé "Early labor organization in Canada"⁹⁵, l'auteur pense qu'il y avait peu d'activités syndicales au Canada avant les Chevaliers du travail ; il souligne lui aussi le caractère sporadique et local des quelques organisations existantes, mais cela ne constitue pas, selon lui, un mouvement ouvrier.⁹⁶ Il parle d'une structure en mosaïque du syndicalisme canadien jusque vers les années 1870, structure que les Chevaliers du travail modifièrent à partir des années 1880 pour donner naissance à un véritable mouvement ouvrier. Mouvement prématuré, selon l'auteur, car ni l'économie ni la société n'étaient prêtes à une organisation de ce genre, ce qui expliquerait sa courte durée.⁹⁷

⁹⁴ (London, Canada, University of Western Ontario, 1956), 127 p.

⁹⁵ *Ibidem*, 22-32.

⁹⁶ *Ibidem*, 25.

⁹⁷ D'autres études peuvent être mentionnées sur les Chevaliers du travail. Ce sont : A. E. Kovacs, "The Knights of St. Crispin in Canada", *Canadian Labour*, XI, n° 4 (avril 1966) : 35-36 ; D. Lescohier, *The Knights of St. Crispin, 1867-1874* (Madison, University of Wisconsin Press, 1910). Cet ouvrage a été réédité récemment (New York, Arno, 1969), 101 p. ; E.-Z. Massicotte, "Les Chevaliers du Travail", *Bulletin des recherches historiques*, XL, n° 8 (août 1934) : 452-453 ; E.-Z. Massicotte, "La Fête du travail et l'Ordre des Chevaliers du travail", *ibidem*, XLIV (juin 1938) : 179. — V. O. Cham, *Canadian Knights of Labor, with special reference to the 1880's*. M.A. thesis (McGill University, Montreal, 1949),

Cette hypothèse constitue un des rares essais d'interprétation de l'histoire du mouvement ouvrier. Cependant, D. R. Kennedy n'est pas très explicite et l'affirmation peut sembler quelque peu gratuite. Seule une analyse approfondie des corrélations entre l'économie, la société et l'idéologie des Chevaliers du travail, pourrait permettre de vérifier l'hypothèse. De plus, nous ne pouvons d'emblée accepter celle-ci pour le Québec car nous connaissons mal l'emprise réelle des Chevaliers du travail sur le mouvement ouvrier québécois.

En 1958, Louis-Laurent Hardy, avec sa *Brève histoire du syndicalisme ouvrier*⁹⁸, a le mérite de souligner l'importance des Archives judiciaires du Québec comme source d'étude des travailleurs du XVIII^e siècle et d'esquisser un état de la question en critiquant Coats et d'autres historiens; il avoue cependant avoir puisé lui-même maintes informations dans l'ouvrage de Logan.

Dans "The National Policy, the Workingman, and Proletarian Ideas in Victorian Canada"⁹⁹, F. Watt soulevait avec force le problème du radicalisme au sein de la classe ouvrière et mettait en cause le consensus autour de la "National Policy", ainsi que l'opportunisme des conservateurs face aux ouvriers. Cette analyse s'applique surtout à l'Ontario, mais ces quelques hypothèses sont très utiles pour situer le Québec dans l'ensemble canadien.

Dans "Conservatives, Liberals and Labour in the 1870's"¹, Bernard Ostry mettait en lumière le jeu des forces politiques dans l'affaiblissement du mouvement syndical au cours des années 1873-1878.² Cependant il note que l'attitude des partis politiques et les conditions économiques ont renforcé la détermination du mouvement ouvrier d'élire des candidats indépendants et d'avoir à Ottawa ses propres porte-parole. L'étude très riche de Ostry est certes intéressante, mais là encore elle s'applique beaucoup plus à l'Ontario qu'au Québec.

209 p.; Jacques Martin, *Les Chevaliers du travail et le syndicalisme international à Montréal*, thèse de maîtrise en relations industrielles (Université de Montréal, 1965).

⁹⁸ (Montréal, Editions de l'Hexagone, Collection "Les Voix", 1958), 152 p.

⁹⁹ CHR, XLI, 1 (mars 1959) : 1-26.

¹ CHR, XLI, 2 (janvier 1960) : 93-127; aussi "Conservatives, Liberals and Labour in the 1880's", CJEPS, XXVIII, 2 (mai 1961) : 141-161.

² *Ibidem*, CHR, XLI : 21.

Efforts d'interprétation

Enfin, au cours des années 1962-65, Catherine Vance apporte une contribution originale avec ses deux articles : "Early trade unionism in Quebec"³ et "1837 Labour and the democratic tradition".⁴ Vance essaie de montrer que contrairement à ce que disent la plupart des historiens, il y avait une tradition de revendication des ouvriers et un mouvement syndical assez important au Québec avant le milieu du XIX^e siècle.⁵ Elle tente d'illustrer ces hypothèses en nous citant des exemples de revendications faites par les ouvriers de la Nouvelle-France jusqu'en 1833.⁶ Ainsi, avec les journaux de l'époque, elle reconstitue la grève générale des charpentiers et des menuisiers qui se produisit à Montréal durant les années 1833-1834.

Un autre effort d'interprétation et d'explication sera fait avec l'ouvrage de W. T. Easterbrook et G. J. Aitken, *Canadian Economic History*⁷, qui consacre un long chapitre à l'histoire du travail : "Labour and Labour organizations". Le fait nouveau n'est pas dans une documentation originale, puisque assez souvent, c'est Logan qui est cité, mais dans cette volonté des auteurs d'expliquer les faiblesses du syndicalisme par les faiblesses et les retards de l'économie. Ainsi, la lente croissance de l'industrie manufacturière, la dispersion de la population, la dépression économique auraient été des facteurs limitant la croissance de l'effectif syndical. Et l'unité syndicale elle-même aurait été retardée par des facteurs qui ont aussi affecté l'unité du pays : séparatisme régional, différences de culture, de religion, et communications inadéquates.⁸

En 1965 paraît l'un des rares instruments de travail pour les recherches qui nous concernent : *Industrial and labour relations in Canada, a selected bibliography*, par A. F. Isbester, D. Coates, et C. B. Williams.⁹ Cette bibliographie, classée par thèmes, donne un inventaire assez complet de la presse ouvrière et une bibliographie sur les relations industrielles.¹⁰

³ *The Marxist Quarterly* (automne 1962), n°3 : 26-42.

⁴ *Ibidem* (1965) : 29-42.

⁵ *The Marxist Quarterly*, *op. cit.*, 26.

⁶ *Ibidem*. La plupart des exemples cités par Vance avaient été aussi cités par Ryerson, dans *The Founding of Canada*, paru en 1960.

⁷ (Toronto, Macmillan of Canada Limited, 1963), 558-571.

⁸ *Ibidem*, 558. Voir également à ce sujet. S. M. Jameson, *Industrial Relations in Canada* (Ithaca, N.Y., Cornell University Press, 1957), 144 p.

⁹ (Industrial relations Centre, Queen's University at Kingston, Ontario, 1965), 120 p.

¹⁰ D'autres instruments de travail peuvent être également consultés :

La même année, Aranka E. Kovacs présentait une étude préliminaire sur la théorie du mouvement ouvrier, dans "A tentative framework for the philosophy of the Canadian Labour Movement".¹¹ Il montre comment l'idéalisme des années de jeunesse a fait place peu à peu à la philosophie pragmatique qui caractérise les deux dernières décennies. Trois phases, dont les dates charnières sont 1872 et 1944, ont marqué le dynamisme du mouvement ouvrier. Au cours de la première phase, un esprit humanitaire, avec un intérêt marqué pour la dignité et la valeur du travailleur individuel, s'est peu à peu transformé en une lutte pour la reconnaissance du groupe par les employeurs, la communauté et la société.

Kovacs insiste sur le fait que ce fut une conscience de classe de caractère réformiste qui devint la force dominante du mouvement ouvrier canadien. Il l'attribue à l'influence du syndicalisme anglais. Après une période de formation vint la phase de consolidation, où le syndicalisme d'affaires fit triompher un pragmatisme conservateur et réformiste. Ce n'est, semble-t-il, qu'après 1944 que se place la phase de maturité, où le syndicalisme décide d'utiliser sa force sur le plan politique et négocie des contrats collectifs.

Presque tous les historiens qui se sont intéressés au monde du travail ont souligné les difficultés relatives aux sources, mais peu d'articles ont été écrits explicitement sur le sujet.

Les "Considérations sur l'histoire du syndicalisme canadien"¹² d'Eugène Forsey, soulignent la faiblesse qualitative et

Robbins L. Elliott, "The Canadian Labour press from 1867: a chronological Annotated Directory", *Canadian Journal of Economic and Political Science*, XIV, n° 2 (May 1948) : 220-245; Thèses de maîtrise en relations industrielles, Université Laval, Université de Montréal, dans *Relations Industrielles*, XXI, n° 4 (oct. 1966) : 629-665 et XXIII, n° 4 (oct. 1968) : 684-685; *Index analytique des Relations Industrielles, I-XXV, 1945-1970* (Presses de l'Université Laval, Québec, 1971); Louis-Marie Tremblay, *Bibliographie des relations du travail au Canada (1940-1967)* (Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1960), 242 p.; Ministère du travail du Canada, "Canadian Labour papers on microfilm in Department of Labour Library", *Bulletin de la bibliothèque* (Ottawa, Ministère du travail, 1959), 13 p.; la bibliographie de J. Dofny et P. Bernard, dans *Le syndicalisme au Québec: structure et mouvement*, étude n° 9 des études de l'équipe spécialisée en relations de travail (Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1970) : 87-96. Voir aussi la bibliographie: "Le travailleur québécois et son milieu", en préparation, sous la direction de l'Institut d'histoire de l'Université Laval et qui sera publiée prochainement dans la revue *Relations Industrielles*.

¹¹ *Relations Industrielles*, XX, 1 (1965) : 25-51.

¹² "Insights into Labour History in Canada", dans *Relations Industrielles*, XX, n° 3 (janvier 1965) : 445-477.

quantitative des travaux faits jusqu'ici au Canada: rareté des monographies, répétitions des mêmes erreurs sans vérifications, difficulté de trouver des sources primaires. Mais Forsey nous semble répéter lui-même les erreurs qu'il dénonce ! Et l'interprétation qu'il donne de l'évolution du syndicalisme canadien nous paraît assez simpliste: jusqu'en 1860, il y aurait peu de choses à dire, compte tenu que ce sont surtout des syndicats locaux. De 1860 à 1871 les choses seraient toujours assez simples et ce n'est qu'en 1871 que la centralisation ouvrirait une nouvelle étape. Enfin au XX^e siècle quelque chose de nouveau apparaîtrait: l'exclusion des Chevaliers de Travail par le Congrès des métiers et du travail du Canada marquerait le début de l'ère des scissions, national contre international, catholique romain contre non confessionnel, et plus tard syndicat de métier contre syndicat industriel.¹³ Nous ne croyons pas que les choses soient aussi simples. Remarquons également que Forsey semble ignorer les conclusions de Logan et de Vance, qui, tous deux, avaient souligné l'existence de forces revendicatives avant 1850.¹⁴

Il faudra attendre 1966 pour avoir une autre synthèse d'importance sur le sujet avec *The Trade Union Movement in Canada, 1827-1959*,¹⁵ par Charles Lipton. Bien que l'ouvrage suive les grandes lignes tracées par Logan et approfondisse un peu ce que Vance avait déjà esquissé, il nous présente plusieurs aspects nouveaux. La première partie, consacrée au mouvement ouvrier des origines à 1900, suit une division chronologique essentiellement politique, avec, pour dates charnières, 1867, 1880 et 1890. Enfin, grâce à l'utilisation des journaux, comme *La Minerve*, le *Vindicator*, et la *Montreal Gazette*, Lipton enrichit de faits concrets l'histoire du mouvement ouvrier du début du XIX^e siècle. En ce qui concerne les relations avec les États-Unis, il soutient la thèse que les Canadiens n'ont pas créé leurs syndicats et qu'ils ont été les bénéficiaires passifs des unions américaines.¹⁶ Lipton aborde enfin certains domaines peu étudiés

¹³ *Ibidem*: 445 et 478.

¹⁴ Autres articles d'Eugène Forsey intéressant l'histoire du travail: "The Movement towards Labour Unity in Canada", *Canadian Journal of Economics and Political Science*, XXIV, n° 1 (fév. 1958): 70-83; "The influence of American Labour Organizations and Policies on Canadian Labour", *The American Economic Impact on Canada* (Durham, Duke University Press, 1959), 127-147; "History of the Labour Movement in Canada", *Canada Year Book - 1967* (Ottawa, Queen's Printer, 1967), 773-778; "Unions and Cooperatives", *The Canadians, 1867-1967* (Macmillan of Canada Ltd., 1967), 487-501.

¹⁶ *Ibidem*, 25.

¹⁵ (Montreal, Canadian Social Publications Limited, 1966), 366 p.

comme l'émergence de la classe ouvrière et ce qu'il appelle "labour consciousness".¹⁷ Mais comment traduire ce terme? Est-ce une "conscience de l'emploi"? Est-ce la première étape d'une conscience de classe, le sentiment de constituer une force sociale? Lipton n'est pas très explicite sur le sujet, et nous ne pouvons que le regretter. Cela s'applique aussi lorsqu'il parle de la presse ouvrière, des immigrants et de la collaboration de classe. Ce survol rapide de problèmes importants laisse le champ libre aux futurs historiens.

Bien que Pierre Vallières ne soit pas considéré comme un historien, sa contribution à l'histoire des travailleurs n'en est pas moins originale et mérite qu'on la mentionne. Le premier chapitre de son ouvrage, *Nègres blancs d'Amérique*,¹⁸ donne une interprétation de l'histoire du Canada français et dénonce l'exploitation des travailleurs québécois. Deux articles, "L'évolution du mouvement ouvrier québécois (i)" et "Les grèves perdues (ii)", parus dans la revue *Révolution québécoise*¹⁹, montrent l'intérêt que P. Vallières a témoigné pour l'histoire du mouvement ouvrier. Utilisant des ouvrages anciens et classiques, il réussit néanmoins à formuler une interprétation marxiste, tout orientée vers le présent.²⁰ On retrouve là une polémique virulente contre l'Eglise catholique et la thèse d'un mouvement ouvrier local étouffé par le gigantisme américain et un paternalisme cléric-patronal. Notons ici qu'il ne faudrait pas exagérer le rôle négatif de l'Eglise catholique vis-à-vis du monde ouvrier à la fin du XIX^e siècle. Les études sur le rôle de l'église dans le monde ouvrier à cette époque sont trop peu nombreuses pour qu'on puisse se prononcer sur la question.²¹ Il en est de

¹⁷ *Ibidem*, 51.

¹⁸ (Montréal, Parti pris, 1968), 25-63.

¹⁹ I, n° 5 (janvier 1965) : 8-18 et 28-37.

²⁰ Avec sensiblement la même orientation, nous nous devons de signaler l'article de Charles Gagnon, paru dans la revue *Socialisme* (juillet-septembre 1969: 66-74), et qui expose l'interprétation désormais classique des problèmes de classes sociales. Gagnon passe, lui aussi, à l'offensive et attaque les marxistes de salon qui parlent de classe sociale objective et de classe sociale subjective. Enfin, il réaffirme qu'on ne saurait parler de classe sociale sans conscience de classe et sans lutte de classes. En ce qui concerne les classes sociales et les luttes nationales, voir l'ouvrage du sociologue Gilles Bourque. *Classes sociales et questions nationales au Québec, 1760-1840* (Montréal, Parti pris, 1970), 350 p.

²¹ Il faut cependant mentionner une des rares études sur ce sujet, celle de W. S. Ryan, *The clergy and the economic growth, 1896-1914* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1966), 348 p. Ryan soutient la thèse d'une hostilité du clergé aux premiers syndicats internationaux. L'auteur cite à ce propos plusieurs déclarations de Mgr Taschereau en 1871, 1880 et 1885. Ce n'est qu'après les débuts des syndicats catholiques que l'Eglise

même pour les influences dites "étrangères" qu'on attribue un peu rapidement au mouvement ouvrier québécois.

C'est en 1966 également que R. Desrosiers et D. Héroux publièrent une étude rapide mais originale sur le mouvement ouvrier québécois, *Le travailleur québécois et le syndicalisme*.²² En plus d'être consacré surtout au Québec, l'ouvrage donnait la dimension politique du combat ouvrier. Même si cela n'implique qu'une frange restreinte de la classe ouvrière — une sorte d'avant-garde politisée — souligner son rôle n'est pas inutile. Etude rapide, concrète, qui utilise une documentation originale et qui a le mérite de bien situer le cadre urbain dans lequel s'effectuent la croissance et les combats du prolétariat québécois. Cette liaison du politique, de l'économique et du social vise certes à une histoire totale, orientée vers le présent et vers l'action. Mais cette première exploration d'un sujet difficile comprend des lacunes inévitables: les auteurs n'ont pas toujours évité la tentation d'un certain "ouvriérisme" en négligeant de situer les "victoires ouvrières" dans leur contexte. Cette première ébauche appelle une suite et une deuxième édition de cet ouvrage est prévue sous peu.

Recherches documentaires et monographies

Ce premier pas vers une histoire plus québécoise fut poursuivi grâce aux travaux entrepris par Jean Hamelin et une équipe d'étudiants de l'Université Laval. Désirant donner une plus grande place aux travailleurs dans l'histoire du Québec, les premières études, largement monographiques, se sont surtout attachées aux conditions de vie et de travail des ouvriers en milieu urbain. D'autres études, concernant le domaine des travailleurs agricoles, sont envisagées, mais là le travail est immense car peu de choses ont été faites.

L'étude de J. Hamelin et J. Roby sur les relations entre "Le capital et le travail",²³ dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, a le mérite, en utilisant très largement la presse de

soutiendra le droit à la lutte des travailleurs, mais Ryan ajoute qu'elle continua à faire tout ce qui était en son pouvoir pour prévenir les grèves et offrir son service d'arbitrage en cas de conflits (voir surtout pages 257-262). Voir aussi à ce sujet les nombreux articles et brochures sur l'église et les problèmes ouvriers, cités dans Edouard Laurent, *Essai bibliographique autour de "Rerum Novarum"* (Québec, Les Editions de Culture, s.d.), 15, 30, 31, 35-38.

²³ *Histoire économique et sociale du Québec, 1851-1896* (Montréal, Fides, 1971), 305-324.

²² (Montréal, Editions de Sainte-Marie, 1966), 120 p.

l'époque, d'apporter de nombreux faits sur les conditions de travail, les grèves et les débuts du syndicalisme. On retrouve ici la thèse d'un paternalisme bienveillant régnant entre maîtres et apprentis avant la révolution industrielle, paternalisme qui s'estomperait pour faire place à des relations plus tendues et moins amicales. Cette thèse est de plus en plus contestée car elle n'explique pas les grèves et les premières luttes ouvrières. Autre problème enfin qui mériterait plus qu'une étude descriptive se limitant aux échauffourées entre Irlandais et Canadiens français en août 1879,²⁴ c'est celui des relations ethniques à l'intérieur du monde ouvrier d'abord et ensuite entre les classes sociales. Ces rivalités faisaient-elles le jeu des patrons? Ou à long terme, n'ont-elles pas donné plus de force au mouvement ouvrier? Quand cette rivalité s'est-elle muée en solidarité? Quels indices avons-nous pour différencier la syndicalisation des divers groupes ethniques? En ce qui concerne les influences américaines, Jean Hamelin souligne que c'est sans doute l'évolution technologique qui a orienté les ouvriers les moins qualifiés vers les unions internationales, de type américain, car celles-ci étaient préoccupées davantage de l'amélioration des conditions de travail. Cette hypothèse sur les corrélations entre niveau technique, conditions de vie et buts du syndicalisme semble intéressante, mais mériterait d'être approfondie.

Des recherches faites par des étudiants gradués de l'Université Laval ont abouti à des travaux précis et originaux.²⁵ Monographies rapides mais utiles appuyées sur une assez bonne documentation; toutefois l'effort interprétatif et critique reste faible. Cela est dû, sans doute, à l'utilisation presque exclusive des sources journalistiques et officielles.

Quelques thèses de maîtrise ont approfondi certaines questions.²⁶ Récemment, un premier bilan de quelques-unes de ces thèses a été établi par Fernand Harvey dans une note critique intitulée: "Nouvelles perspectives sur l'histoire sociale du Qué-

²⁴ *Ibidem*.

²⁵ Ces travaux seront publiés incessamment. Soulignons qu'un premier défrichage qui a rendu possible cette série de travaux avait été effectué par une équipe d'étudiants gradués sous la direction de Jean Hamelin.

²⁶ J. Bernier, *La condition ouvrière à Montréal à la fin du XIX^e siècle*, thèse de M.A. (Histoire) (Université Laval, 1970), 105 p.; P. Larocque, *La condition socio-économique des travailleurs de la ville de Québec, 1896-1914*, thèse de M.A. (Histoire) (Université Laval, 1970), 212 p.; J. Rouillard, *Les filatures de coton au Québec, 1900-1915*, thèse de M.A. (Histoire) (Université Laval, 1970), 176 p.

bec".²⁷ Mentionnons en outre la thèse de Jacques Bernier. Cette étude sur *La condition ouvrière à Montréal à la fin du XIX^e siècle* est intéressante à de nombreux égards. Les premiers chapitres sont consacrés aux quartiers ouvriers, aux familles ouvrières et aux conditions de travail; le troisième chapitre innove en matière d'histoire sociale au Québec, car J. Bernier nous semble être l'un des premiers à s'intéresser aux caractéristiques culturelles et sociales des ouvriers: instruction, religion, prostitution, délits, enfants trouvés, maladies mentales, divertissements, constituent autant d'aspects concrets qui nous font saisir et imaginer ce que pouvait être cette vie laborieuse et difficile. Cependant l'analyse des documents présentés et leur critique fait souvent défaut. Bien sûr, dira-t-on, les documents parlent d'eux-mêmes, ils sont suffisamment révélateurs de la condition ouvrière. Encore faut-il qu'ils soient en assez grand nombre pour qu'on leur accorde un coefficient de crédibilité. De même, il semble que J. Bernier ait ignoré l'étude, pourtant si riche, de H. B. Ames, *The City below the Hill*, qui donne des renseignements de premier ordre sur la condition ouvrière à Montréal à la fin du XIX^e siècle. Enfin la principale déficience de ce travail, c'est sa trop grande rapidité: le réalisme de l'étude débouche sur un impressionnisme final qui laisse le lecteur avide de faits supplémentaires. Mais la voie est ouverte à cette histoire globale du quotidien qui pénètre les infrastructures pour retrouver la cohérence d'un monde passé et éclairer le présent.

L'étude de F. Harvey, *Les travailleurs québécois et la Commission du travail, 1886-1889*,²⁸ constitue ce que l'on pourrait appeler l'histoire des travailleurs par eux-mêmes. En effet, F. Harvey a utilisé presque exclusivement, en montrant les lacunes, les dépositions des ouvriers devant les commissaires d'enquête et c'est sur cette documentation que s'esquisse et se précise avec force la condition ouvrière au Québec, au XIX^e siècle.

A l'occasion de ces divers travaux, une étude d'un nouveau genre a paru récemment sur les travailleurs; il s'agit du *Répertoire des grèves dans la province de Québec au XIX^e siècle*, préparé conjointement par J. Hamelin, P. Larocque et J. Rouillard.²⁹ Le volume présente dans un ordre chronologique les grèves ayant eu lieu dans la province et donne, pour chacune d'elles,

²⁷ *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 24, 4 (mars 1971): 567-81.

²⁸ Cette étude constitue la rédaction préliminaire d'une thèse de doctorat à l'Université Laval.

²⁹ (Montréal, Presses de l'École des Hautes Études commerciales, 1970), 168 p.

la date, la durée, le lieu, la branche de l'économie qu'elle affecte, le nombre de grévistes, le syndicat impliqué, le litige et le règlement. Toute l'étude est fondée sur un inventaire systématique de quelques journaux: *La Minerve*, *The Morning Chronicle*, *The Montreal Gazette*, *The Montreal Herald*. Cet instrument de travail est très utile, mais nous ne pouvons que déplorer l'absence d'une critique des sources et d'une brève conclusion qui aurait dégagé les lignes de force de cette étude sur les grèves du XIX^e siècle québécois. Enfin, peut-être un ou deux tableaux de synthèse classant les grèves par villes et par métiers, ainsi qu'un index, auraient été utiles pour la consultation.³⁰

Cette rapide analyse historiographique fait apparaître un courant de plus en plus fort visant à faire ressortir l'originalité du fait québécois dans l'ensemble canadien. Les études réalisées jusqu'ici restent fragmentaires et sans interprétations explicites. Mais avant de construire ne fallait-il par faire le travail nécessaire de rassembler une documentation solide, la plus large possible? Cela, bien entendu, n'exclut pas des hypothèses de recherche, pour orienter et formuler de nouvelles perspectives.

* *
*

En conclusion, nous pouvons essayer de dégager les principales tendances historiographiques. On peut classer ensemble les travaux de H. B. Ames (1898), O'Donoghue (1900), *La Gazette du travail* (1902) et Coats (1913): ils font figure de précurseurs des études socio-économiques sur la classe ouvrière. Entre 1914 et 1945 nous ne pouvons que constater le peu d'intérêt que les historiens ont témoigné pour les travailleurs. Seul, H.A. Logan s'est intéressé au mouvement ouvrier et son ouvrage reste fondamental. Après la deuxième guerre mondiale il semble qu'un renouveau d'intérêt se soit manifesté, mais les études sont très dispersées, sans effort continu. Cooper (1949), Kennedy (1956), Watt et Ostry (1960), ont éclairé des domaines peu connus de l'histoire ouvrière.

Au cours des années 1962-1965 les travaux de Vance, Ryerson, Pentland, ont marqué une nouvelle étape qui a précisé les efforts d'interprétation en essayant de renouveler la documentation. Easterbrook et Aitken (1963), Bouvier (1964), Isbester (1965), Forsey (1965) et Kovacs (1965), ont appro-

³⁰ Signalons également que la première grève répertoriée se situe en 1843. Or, d'autres études ont prouvé l'existence de grèves bien avant cette date (voir C. Vance, *op. cit.*, 1962).

fondi l'histoire du mouvement ouvrier canadien, mais leur apport est resté faible pour le Québec. Un tournant semble se préciser vers 1966; Lipton, Desrosiers et Héroux ont enrichi considérablement l'histoire du mouvement ouvrier québécois, mais les conditions de vie et de travail ont été peu approfondies. La voie cependant était ouverte à une histoire plus québécoise. Enfin peut-être pouvons-nous situer vers les années 1968-1969 le début d'une cinquième phase historiographique avec les travaux entrepris à l'Université Laval sous la direction de Jean Hamelin.

Si l'on considère l'orientation idéologique des travaux, on peut distinguer deux courants: l'un se voulant non engagé, c'est le cas des articles d'encyclopédies, des enquêtes officielles, et de certains travaux universitaires; le courant minoritaire est celui des historiens marxistes ou néo-marxistes. Leurs études sont intéressantes car elles ont formulé une interprétation originale de l'histoire québécoise.

CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES

L'historiographie sur le monde du travail est plus variée qu'on ne le pense généralement. Les études économiques sur le XVIII^e siècle présentent souvent un caractère anecdotique et peu précis sur les conditions sociales et économiques des travailleurs. Cependant les travaux de J. Hamelin, F. Ouellet, H.C. Pentland et S.B. Ryerson, constituent une base documentaire solide. De même, les études sur les artisans s'attachent désormais à cerner des couches sociales moins connues et à déterminer l'environnement socio-économique du monde artisanal. Comparativement, les études sur le monde ouvrier au XIX^e siècle sont moins nombreuses et moins riches de détails; on retrouve aussi les mêmes lacunes documentaires et interprétatives. Mais depuis la dernière décennie, les études se sont multipliées et les historiens ont élargi leurs domaines de recherches. Les conditions de vie et de travail commencent à faire l'objet de recherches, donnant ainsi plus de poids aux histoires, souvent trop sèches, du mouvement ouvrier.

Perspectives de recherches

Nos perspectives de recherches sont élaborées à partir de trois facteurs; les sources, un cadre d'analyse et les recherches en cours. Celles-ci sont principalement axées sur les travailleurs de la ville de Québec aux XVIII^e et XIX^e siècles et ne constituent que des travaux préliminaires. Ils apporteront peut-être

une contribution à l'histoire du monde du travail au Québec, mais nous ajoutons contribution partielle et limitée à une ville, car des généralisations pour l'ensemble du Québec seraient sans doute un peu hâtives et hasardeuses. Une dialectique constante entre hypothèses de recherches et fonds d'archives s'est avérée nécessaire; l'hétérogénéité et le manque de sources spécifiques sur les travailleurs, ou l'absence de classification rationnelle, obligent souvent les chercheurs à s'intéresser à des fonds d'archives qui, à première vue, semblent éloignés de leurs propos:³¹ archives notariales, judiciaires, municipales, documentation iconographique et folklorique, guides, almanachs, archives des institutions religieuses, archives des hôpitaux. A cause de la variété et de l'étendue de ces sources une exploitation exhaustive demande la mise en place d'un cadre général d'analyse assez souple qui précise et oriente à la fois les perspectives de recherches. Celles-ci se regroupent en quatre parties: les aspects techniques et l'organisation du monde du travail, l'environnement socio-économique des travailleurs, l'existence d'une classe ouvrière et ses relations avec les autres classes ou groupes sociaux. Dans ce qui suit nous nous proposons de poser quelques jalons de recherches tout en se rendant compte qu'ils ne sont ni définitifs, ni exclusifs. La carence des sources et les difficultés méthodologiques ne nous permettent pas de prétendre à une analyse globale.

Aspects techniques et organisation du travail

Pour étudier ces aspects, souvent négligés par les historiens, il semble possible de recourir à une documentation de type illustré qu'il faut rechercher dans les anciens albums et les journaux. L'illustration des techniques de travail, des outils et des intérieurs de boutiques peuvent donner quelques informations sur les changements technologiques. Si le XVII^e et le XVIII^e siècles sont particulièrement pauvres en ce domaine, tel n'est pas le cas pour le XIX^e siècle.³²

³¹ Nous ne faisons ici que reprendre et élargir des idées générales désormais classiques en histoire sociale ouvrière. A titre comparatif on pourra se reporter à quelques articles: A. Kriegel, R. Gossez, J. Rougerie, "Sources et méthodes pour une histoire sociale de la classe ouvrière", dans *Mouvement Social* (1962), n° 40: 1-18; Michelle Perrot et Jean Maitron, "Sources, institutions et recherches en histoire ouvrière française", dans *Mouvement Social* (oct.-déc. 1968), n° 65: 121-161. Pour une étude comparative avec le mouvement ouvrier français et anglais au tournant du siècle, voir Asa Briggs, "Perspectives de recherches pour l'histoire du travail en Angleterre", dans *Mouvement Social* (oct.-déc. 1968), n° 65: 9-20.

³² Il convient de signaler ici la richesse de la section des gravures et des photographies des Archives publiques à Ottawa.

En ce qui a trait à l'organisation du travail, les archives notariales, notamment les contrats d'engagement et les marchés, donnent des renseignements substantiels sur les salaires, les heures de travail, la durée des engagements, la composition des groupes de travail, les relations entre employeurs et employés, tout un ensemble de données qui nous permettent de saisir le concret de la condition ouvrière. On peut également rechercher des informations supplémentaires dans les archives de la ville de Québec, surtout dans les dossiers relatifs aux Travaux publics. La problématique envisagée a pour but d'essayer de montrer les relations entre l'évolution technologique et l'évolution de la structure des entreprises, et par là tenter de situer les phases de la révolution industrielle au Québec. Plusieurs aspects peuvent être mis en lumière: que savons-nous de la concentration des salariés par secteurs d'activité, des relations entre la gestion et l'exécution, du pourcentage du travail des femmes et des enfants, de la répartition entre le travail artisanal, les fabriques et les usines? Que savons-nous de l'importance du secteur des services dans un cadre urbain? Les relations de travail posent également de nombreux problèmes. L'hypothèse des relations bienveillantes avant la révolution industrielle, que certains historiens sont enclins à accepter un peu trop facilement, n'est-elle pas optimiste? A partir de quelles sources peut-on évaluer une détérioration ou une amélioration des conditions de vie et de travail? Y a-t-il une différence importante entre celles-ci et celles qui prévalaient ailleurs, à Montréal, dans le reste du Canada ou même en France, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis? Cela pourrait-il expliquer les fluctuations des courants de l'immigration? L'hypothèse de l'abondance ou de la rareté de la main-d'œuvre suffit-elle à expliquer les taux de salaires? Les problèmes sont multiples, non résolus, et dans la dialectique que nous mentionnions il appartient à l'heuristique de répondre à la problématique.

Environnement socio-économique

Les travailleurs et leur environnement social constituent un deuxième pôle de recherches axé sur les conditions de vie et sur la culture. Les recensements, à ce niveau d'analyse, sont très utiles: ils permettent plusieurs études démographiques selon les quartiers. Les sources de l'enregistrement, les rôles d'évaluation et les archives fiscales contiennent des éléments qui peuvent mettre en évidence les phénomènes de richesse et de pauvreté, et même d'enrichissement ou d'appauvrissement, ce qui

éclairer la mobilité à l'intérieur des structures sociales.³³ Mentionnons surtout qu'au Québec, les rôles d'évaluation représentent une documentation de premier ordre pour l'étude de la mobilité sociale et économique. Ce domaine est encore inexploré, mais l'utilisation de l'informatique et un travail d'équipe seraient nécessaires pour traiter une telle masse documentaire.

En utilisant ces rôles, les plans et les cartes de la ville, les dénombremments, les annuaires et les recensements, on peut préciser la division de la ville en quartiers et les incidences de la localisation géographique des travailleurs. De plus, les procès-verbaux des Sessions spéciales des juges de paix, ceux des Conseils municipaux et les Rapports de l'inspecteur des chemins³⁴ nous donnent plusieurs renseignements sur les problèmes urbains et la vie quotidienne: plusieurs dossiers concernant les services dans les quartiers ouvriers, la prévention des incendies, la qualité

³³ Des études magistrales ont déjà été faites aux Etats-Unis et en France. Signalons notamment celles de Stephan A. Thernstrom, *Class and mobility in nineteenth century: A study of unskilled laborers in Newburyport, Massachusetts*, Ph.d. dissertation (Cambridge, University of Harvard, 1962), 327 p., et "Urbanization, migration and social mobility in late nineteenth-century America", *Towards a new past: Dissenting essays in American history* (New York, Random House, 1968), 158-173; Lowell E. Gallaway and Richard K. Vedder, "Mobility of native Americans", *The Journal of Economic History* (sept. 1971), XXXI: 613-649; Edward Possen, "A social and economic portrait of Jacksonian Brooklyn: Inequality, social immobility, and class distinction in the nation's seventh city", *The New York Historical Society Quarterly* (oct. 1971), LV: 318-353; Adeline Daumard, *La bourgeoisie parisienne de 1815 à 1848* (Paris, 1963) et "Structures sociales et classement socio-professionnel: L'apport des archives notariales au XVIII^e et XIX^e siècle", *Revue historique*, n° 461 (janvier-mars 1962): 139. A titre méthodologique il faut citer la thèse de Jean Sentou car il précise les méthodes employées dans une étude des artisans et des salariés. Voir *Fortunes et groupes sociaux à Toulouse sous la Révolution, essai d'histoire statistique* (Toulouse, Ed. Privat, 1969), 496 p. Au Canada il faut mentionner les recherches de Michael B. Katz, "Social structures in Hamilton, Ontario", dans *Nineteenth Century cities, essays in new urban history*, ed. by S. Thernstrom and Richard Sennett (Yale University Press, New Haven, 1969), 209-244, et de Frank T. Denton et Peter J. George, "An explanatory statistical analysis of some socio-economic characteristics of families in Hamilton, Ontario, 1871", *Histoire sociale* (avril 1970), V: 16-44.

³⁴ Une réorganisation des Archives de la ville de Québec est en cours actuellement et un inventaire a déjà été fait. On peut consulter aux Archives un premier texte intitulé "Répertoire numérique des registres des juges de paix (1764-1832), de la corporation de la cité de Québec (1833-1836) et des juges de paix (1836-1840), conservés à l'Hôtel de Ville de Québec", réalisé par l'Archiviste de la Ville de Québec, François Beaudin (18 décembre 1970), miméo, 11 p. Voir aussi, Jean-Marc Paradis, *Inventaire des Archives de la Paroisse Saint-Roch à Québec*, mémoire de licence ès-lettres (Institut d'histoire, Université Laval, 1966), 67 p.

de l'eau et l'organisation du réseau d'égout, les maladies et les épidémies, la localisation et l'extension des marchés, les irrégularités commises par les commerçants lors des réaménagements de leurs propriétés, notamment les empiétements sur les voies publiques. Nous trouvons également des renseignements sur l'éclairage, le pavage et l'entretien des rues, la construction des trottoirs.³⁵ Un examen attentif de ces aspects peut faire apparaître les disparités d'aménagement et de salubrité selon les quartiers. Ceci pourrait déboucher sur une étude des relations entre l'administration municipale, les structures socio-politiques et les conditions des différents quartiers.³⁶

En liaison avec ces problèmes d'urbanisation il serait probablement utile d'essayer de déceler les relations entre la formation des quartiers ouvriers et la croissance d'une conscience de classe. De même on peut se demander quel a été l'impact du phénomène d'industrialisation sur les mentalités? Par quels documents pouvons-nous étayer ou infirmer l'hypothèse d'une survivance des mentalités et des comportements ruraux dans les milieux récemment urbanisés? Est-il vain d'espérer une cartographie régionale des courants de l'immigration qui fasse apparaître des corrélations entre les origines géographiques des nouveaux arrivés à la ville, la répartition et la persistance des métiers? ³⁷ Une étude sur les taux de natalité, de mortalité géné-

³⁵ Pour la ville de Québec, voir les études de Raoul Blanchard, *L'Est du Canada français* (Montréal, Beauchemin, 1935), II: 336 p.; Gilles Lamontagne, *Contributions à l'étude de la rue Saint-Jean. Analyse de deux aspects fondamentaux de sa fonction commerciale*. Thèse de maîtrise en géographie (Québec, Université Laval, 1965), 431 p.; François-X. Chouinard, *La ville de Québec — histoire municipale* (Québec, La Société historique de Québec, 1963), 113 p. (Cahiers d'histoire, n° 15); Antonio Drolet, *La ville de Québec — histoire municipale* (Québec, La Société historique de Québec, 1965 et 1967) (Cahiers d'histoire nos 17 et 19); W.H. Parker, "Quebec City in the 1830's", *Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard* (Québec, P.U.L., 1959), 261-275.

³⁶ A titre d'exemple voir l'ouvrage de Sam Bass Warner, *The private city. Philadelphia in three periods of its growth* (Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1968), 236 p.

³⁷ Pour répondre à ces questions l'histoire sociale doit de plus en plus mettre en pratique l'interdisciplinarité et intégrer les études urbaines et économiques. Quelques exemples méthodologiques indiqueront, à titre comparatif, la richesse des perspectives d'une "géo-histoire sociale". H.J. Dyos, ed., *The Study of Urban History* (London, Ed. Arnold, 1968), 400 p.; voir aussi le compte rendu critique par A.S. Wohl, dans *Histoire sociale* (nov. 1969), 4: 123-134; on peut aussi consulter le recueil des communications et des débats des douze séances de la Semaine sociologique tenue à Paris en mars 1951, et publiée sous le titre *Villes et campagnes, civilisation urbaine et civilisation rurale en France*, avec une introduction de Georges Friedman (Paris, 2^e éd., A. Colin, 1970), 480 p. Pour un aperçu rapide des

rale et infantile,³⁸ pourrait être envisagée pour mettre en évidence les effets des conditions insalubres des logements et de la malnutrition. Enfin une courbe comparative d'un indice des prix et des salaires permettrait probablement d'établir les variations du niveau de vie des travailleurs.³⁹ Les livres de comptes de certaines institutions contiennent quelquefois des listes de prix des aliments les plus couramment utilisés. Les guides touristiques, plusieurs annonces publicitaires donnent le prix des transports, le prix de certains vêtements ou objets utilitaires. Ces sources sont souvent disparates et difficiles à vérifier, mais leur originalité fait leur richesse, et en forçant l'historien à se poser des questions, elles entraînent la recherche d'autres sources, d'autres questions.

Éducation

En ce qui concerne l'éducation, les perspectives sont multiples mais trois problèmes paraissent essentiels: à côté des collèges classiques il faut souligner l'existence des institutions éducatives pour les ouvriers et rechercher quel a été leur rôle, leur importance. Comment étaient organisés les Instituts mécaniques, les Ecoles techniques du soir, les Ecoles des Métiers? Quelle était l'origine sociale des élèves? Y a-t-il une continuité des métiers dans les familles? Le deuxième point est celui de l'accessibilité des groupes sociaux à l'éducation ce qui, là encore, ferait apparaître des disparités de scolarisation selon les classes sociales et les groupes ethniques; quels sont les niveaux d'instruction des groupes d'ouvriers et d'immigrés? Enfin, au niveau des mentalités, il semble que des éclaircissements pourraient être apportés sur la perception ouvrière de la nécessité et de la possibilité de l'éducation. N'y aurait-il pas des études à approfondir pour voir le rôle des collèges classiques dans la société

études urbaines en cours, voir *Histoire et urbanisation*, numéro spécial d'*Annales, Economie, Sociétés, Civilisations*, 25^e année, n° 4 (juillet-août 1970).

³⁸ L'équipe de démographie historique de l'Université de Montréal a déjà effectué un premier défrichage des sources. Voir à ce sujet, Hubert Charbonneau, "*Les Rapports de l'Archiviste de la Province de Québec, sources imprimées de l'histoire de la population canadienne*", *Annales de Démographie historique* (Paris, 1967), 301-307.

³⁹ Toujours au point de vue méthodologique, consulter Paul Combe, *Niveau de vie et progrès techniques en France depuis 1850* (Paris, P.U.F., 1956), 618 p.; Jeanne Singer-Kérel, *Le coût de la vie à Paris de 1840 à 1954* (Paris, A. Colin, 1961), 560 p.; J. Lhomme, "Le pouvoir d'achat de l'ouvrier français au cours d'un siècle, 1840-1940", *Mouvement social* (avril-juin 1968), n° 63.

et formuler peut-être l'hypothèse qu'ils assumaient le rôle d'une courroie de transmission de l'idéologie dominante? Une analyse des archives des institutions d'enseignement, comme le Petit Séminaire de Québec et le Couvent des Ursulines, une analyse des recensements des contrats de travail des archives des Instituts mécaniques⁴⁰ — lesquels sont parfois mentionnés dans les journaux⁴¹, — fourniraient peut-être quelques éléments de réponse à ces questions. Ceci nous amène au problème général de la culture dans les milieux ouvriers. Quelques études sur les fêtes populaires, les almanachs et le folklore traditionnel, seraient sans doute révélatrices de l'appartenance à une couche sociale et permettraient aussi de cerner avec plus de précision la mentalité des travailleurs. Il est peut-être temps de rechercher les caractéristiques d'une culture populaire.

Les travailleurs et "l'ordre"

Face à certains comportements ouvriers, on peut se demander dans quelle mesure la bienfaisance a constitué un remède ou un palliatif à la misère, à la prostitution et à la criminalité? Le schéma classique de "classes laborieuses — classes dangereuses", pour reprendre l'expression de Louis Chevallier⁴², peut-il faire apparaître une certaine partialité de la justice qui défend et maintient "l'ordre" établi? En effet, c'est dans les archives judiciaires et celles de la Prison de Québec que nous trouvons l'expression des tensions latentes et des conflits du monde du travail. A différents niveaux, depuis la cause la plus simple jusqu'aux affaires criminelles, nous avons là des documents qui permettent de saisir sur le vif le comportement des travailleurs dans la société. Ces sources nous renseignent sur les oppositions aux corvées, les différends entre ouvriers, apprentis et patrons, entre locataires et propriétaires, les arrestations pour vagabon-

⁴⁰ Une partie des archives du Mechanics Institute de Montréal (pour la période 1829 à 1846) se trouve dans les Archives de l'Atwater Library, à Montréal. Nous ignorons si de telles sources existent pour Québec.

⁴¹ Voir par exemple les articles cités par John Hare et Jean-Pierre Wallot, *Les imprimés dans le Bas-Canada 1801-1810* (Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1967), 91-92, 133, 273 et 274.

⁴² Louis Chevallier, *Classes laborieuses, classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du 19^e siècle* (Paris, Plon, 1968), 567 p. Voir également E.J. Hobsbawn, *Primitive Rebels. Studies in archaic forms of social movement in the 19th and 20th centuries* (New York, W.W. Norton & Co. Inc., 1959), 202 p.; G. Rudé, *The crowd in history. A study of popular disturbances in France and England, 1739-1848* (New York, J. Wilay & Sons, Inc., 1964), 281 p.; Gwyn A. Williams, *Artisans and Sans-Culottes, Popular movements in France and Britain during the French Revolution* (London, Edward Arnold, 1968), 128 p.

dages, vols, assauts, viols et prostitution. Ces documents de premier ordre témoignent des conditions de vie et des comportements des classes les plus défavorisées des milieux urbains.

Conscience de classe et mouvement ouvrier

Ainsi il nous semble qu'une meilleure connaissance de l'environnement social, économique et culturel amènerait les historiens à une plus grande compréhension de la dynamique du mouvement ouvrier. La difficulté de trouver des sources syndicales pour le début du XIX^e siècle oblige à utiliser au maximum les sources journalistiques, les rapports officiels, et à en subir les conséquences. La presse, les documents officiels, les archives judiciaires nous présentent le plus souvent une version des faits dont l'objectivité peut être mise en doute, mais quels moyens avons-nous pour corriger ces déformations? Les grévistes, les syndicalistes sont presque toujours présentés comme des fauteurs de troubles, des individus peu recommandables, et le plus souvent, d'origine étrangère. Ce fait n'est pas particulier au Québec, on le retrouve un peu partout comme principal argument des classes au pouvoir. Cependant un des premiers problèmes qui se pose ici est celui de la définition de la classe ouvrière et de la conscience de classe. Certains historiens refusent de considérer la question, soit parce qu'ils nient plus ou moins explicitement la lutte de classes, soit parce qu'ils considèrent cette lutte comme une évidence ne valant pas la peine qu'on s'y attarde. Il nous semble cependant que des efforts théoriques et interprétatifs devraient être poursuivis en ce sens afin que les positions se clarifient.⁴³

⁴³ Au Canada, ces études ont été jusqu'ici peu nombreuses, mais en Grande-Bretagne les questions de classes ont alimenté un courant historiographique assez fort: voir à ce sujet, G.D.H. Cole, *Studies in class structure* (London, Routledge and K. Paul, 1966), 195 p.; R. Dahrendorf, *Class and class conflict in industrial society* (London, Routledge and K. Paul, 1959), 336 p.; Asa Briggs, "The language of "class" in Early Nineteenth Century", *Essays in Labour History*, ed. by A. Briggs and J. Saville (London, 1960), 43-65; E.P. Thompson, *The making of English Working Class* (Middlesex, Penguin Books Ltd., 1968), 958 p.; R. Currie and R.M. Hartwell, "The Making of English Working Class?", *The Economic History Review* (London, 1965), XVIII: 633-643. Les problèmes de définitions de classes sociales ont été également approfondis en France et les théories marxistes y ont suscité de nombreuses controverses; voir à ce sujet: A. Touraine, "Classe ouvrière et statut socio-économique", *Cahiers Internationaux de sociologie*. (1951), v. XI; G. Gurvitch, *Le concept de classes sociales de Marx à nos jours* (Paris, Gonthier, 1966), 251 p.; M. Bouvier-Ajam et G. Murry, *Les classes sociales en France* (Paris, Ed. sociales, 1963); t. 1; R. Aron, *La lutte des classes* (Paris, Gallimard, Coll. Idées, 1964), 377 p. Au Québec, voir les

Des réactions individuelles aux luttes collectives on peut essayer de retracer la trame de ce qu'on pourrait appeler le cheminement d'une conscience de classe. A l'époque où les syndicats n'existaient pas ou n'avaient pas encore assez de force pour soutenir des actions collectives, c'est individuellement et sous l'arbitrage d'un juge que se réglaient les désaccords et les conflits entre un ouvrier et son employeur. Ne peut-on alors considérer ces réactions individuelles comme les premières manifestations d'une conscience d'intérêts différents qui prendrait corps dans des luttes collectives de plus en plus larges et se transformerait en une conscience de classe? Les archives des différentes Cours de justice fourmillent de faits, allant du plus banal au plus extraordinaire. Est-il vain d'espérer que des recherches sur la stratification et la mobilité sociales puissent apporter des arguments décisifs à ce débat? Peut-on considérer les conflits ouverts et les grèves comme l'explicitation d'une conscience de classe qui se traduirait au niveau de l'action collective? Enfin l'esquisse d'une typologie des grèves serait utile pour déterminer les étapes de la dynamique du mouvement ouvrier; et pour en expliquer la croissance, la stagnation ou la récession, ne pourrait-on pas mettre en corrélation les conditions de travail, la syndicalisation, les luttes revendicatives et la conjoncture économique et politique? Que savons-nous des premières unions ouvrières? Comment étaient organisées les sociétés de secours mutuels? Y a-t-il eu une lente évolution de celles-ci qui les aurait acheminées vers une organisation nouvelle de type syndical, passant peu à peu d'une action défensive à une action offensive pour une amélioration du sort des ouvriers? En fait les questions sur le mouvement syndical, sa structure, son idéologie se heurtent à un manque cruel d'archives. Comment apprécier la représentativité d'un syndicat? A partir de quels indices retracer le profil biographique du militant-type? du non-syndiqué? Quels sont les rapports entre les chefs syndicaux et la masse? Quelle est la réalité de la démocratie syndicale? Le réfor-

études de Jacques Dofny et Marcel Rioux, "Les classes sociales au Canada français", *Revue française de sociologie*, 111, 3 (juillet-septembre, 1962) : 290-300; Fernand Dumont, "La représentation idéologique des classes au Canada français", *Cahiers Internationaux de sociologie*, 38 (1965) : 85-98; J.-C. Falardeau, "Réflexions sur nos classes sociales", *Nouvelle Revue Canadienne*, 1, n° 3 (juin-juillet 1951) : 1-9; Marcel Rioux, "Conscience nationale et conscience de classe au Québec", *Cahiers Internationaux de sociologie*, 38 (1965) : 99-108; Guy Rocher, "Les recherches sur les occupations et la stratification", *Recherches sociographiques*, III, 1-2 (1962) : 173-184; Alfred Dubuc, "Les classes sociales au Canada", *Annales ESC* (juillet-août 1967) : 829-844; Mario Dumais, "Les classes sociales au Québec", *Parti pris*, III, 1-2 (août-sept. 1965) : 42-63.

misme et le pragmatisme qui semblent caractériser l'idéologie syndicale peuvent-ils s'expliquer uniquement par l'influence anglo-américaine? N'y a-t-il pas en jeu d'autres forces, plus locales? Comment expliquer la faible diffusion des idées socialistes? la faible participation ouvrière aux luttes politiques? Dans quelle mesure les problèmes ethniques ont-ils influencé l'orientation du mouvement ouvrier? Quel est le rôle joué par l'Eglise catholique dans la prise de conscience des problèmes ouvriers et dans leurs solutions? L'hypothèse du soutien du clergé au capitalisme ne demande-t-elle pas plus d'approfondissement?

Vers l'histoire du concret collectif

Enfin, pour situer cette histoire des travailleurs, il semble nécessaire d'essayer d'établir une chronologie plus adaptée aux réalités, ce qui ferait apparaître l'originalité et la spécificité de la vie ouvrière québécoise. Il serait alors possible de compléter ce schéma d'histoire sociale totalisante visant à recréer et à comprendre la cohérence d'un monde passé et présent. Mais pour cela il faudrait que l'histoire du travail affirme son indépendance vis-à-vis des courants qui l'ont plus ou moins étouffés: face aux histoires économiques qui tendent à nier la réalité ouvrière, elle devra cerner concrètement tous les aspects de la vie ouvrière, et face aux histoires spécifiques du syndicalisme, elle devra faire des efforts pour englober la totalité du monde ouvrier, syndiqués et non syndiqués. Enfin, ne se limitant plus seulement aux grèves il faudra dresser un tableau d'ensemble du quotidien permanent. Et ces remarques valent aussi pour le monde artisanal; il est temps que naisse une histoire des humbles, des obscurs, qui ont bâti le Québec avec un courage quotidien. Le deuxième vœu que nous formulons ici, est que l'effort documentaire soit continué et approfondi, tout en se doublant d'efforts critiques et interprétatifs plus systématiques et plus explicites. Un cadre d'analyse assez souple pourrait être discuté, modifié, complété au gré des recherches. Il est sûr que plusieurs problèmes, comme ceux de la définition des classes et conscience de classes, la mobilité sociale, les caractéristiques d'une culture populaire, une typologie des maladies mentales et autres, une clarification des étapes de la révolution industrielle, gagneraient à être approfondis. Et justement les recherches qui sont restées assez morcelées auraient peut-être intérêt à être centralisées et promues par un Centre de recherches sur le monde ouvrier.

Parlant de l'histoire des groupes sociaux, Ernest Labrousse disait qu'elle serait sans doute "une histoire des prises de cons-

cience”, et il ajoutait que le prolétariat avait droit à son “histoire héroïque”.⁴⁴ Il ne s’agit pas bien sûr de recréer une histoire plus ou moins mythique, la vie de la masse des travailleurs n’est pas une légende dorée ! Il s’agit de cerner le concret collectif de l’histoire de tout un peuple, et si déjà les premiers jalons sont posés, l’histoire des travailleurs québécois reste à écrire.

⁴⁴ Ernest Labrousse, “Conclusion”, *L’Histoire sociale, sources et méthodes*, Colloque de l’Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud, 15-16 mai 1965 (Paris, P.U.F., 1967), 285-292.